

COLLOQUE INTERNATIONAL
EN PRÉSENCE DE DOMINIQUE SCHNAPPER
& JEAN-LUC NANCY



COMMUNAUTÉ

CARRIÈRE D'UN CONCEPT ENTRE COMPASSION,
TRIBALISME ET INTENTION

16, 17 et 18

ENS Lyon - Site Descartes
19 allée de Fontenay | Lyon 7e
Bâtiment Buisson (IFÉ)
Salle de conférences

19 mai 2018

Université Lumière Lyon 2
Campus Berges du Rhône
18 quai Claude Bernard | Lyon 7e
Bât. Érato | Grand amphithéâtre (ER30)

INFORMATIONS niall.bond@univ-lyon2.fr | 06 83 86 44 41
<https://cccti.sciencesconf.org>

avec le soutien du Ministère de la Culture - Délégation générale à la langue française et aux langues de France



SciencesPo
ÉCOLE DOCTORALE

ALPEN-ADRIA
UNIVERSITÄT
KLAUFENBURG - WIRN GOAZ

DAAD

Deutscher Akademischer Austauschdienst
Office allemand d'échanges universitaires

ciera
HORS LES MURS

Communauté : Carrière d'un concept entre compassion, tribalisme et intention

Community: Career of a concept between compassion, tribalism and intention

**Gemeinschaft: Karriere eines Begriffs zwischen Mitgefühl, Tribalismus und
Voluntarismus**

PROGRAMME-PROGRAMM

Mercredi, 16 mai 2018, Wednesday, May 16, Mittwoch, den 16. Mai 2018: salle des conférences, ENS Buisson, Site Descartes, 19 allée de Fontenay 69007 Lyon

8 :30 Accueil, Welcome, Empfang

Session 1 :

Perspectives de la communauté

Perspectives on community

Perspektiven der Gemeinschaft

Président : Niall Bond

9:00 Nathalie Dompnier, présidente de l'Université Lumière Lyon 2

9:15 Niall Bond, introduction du colloque, introduction to the conference, Einführung in die Tagung

9:30 Daniel Alvaro, De la communauté perdue à la communauté retrouvée : mythe, nostalgie et utopie

Ce que nous appelons communauté est avant tout l'expression d'un problème. La communauté est un problème depuis le moment même où on assiste à la découverte de sa perte ou pour le moins de ce qui est expérimenté comme tel. Ce fut l'expérience des modernes et il faudrait peut-être dire que ce fut l'expérience de la modernité en tant que telle. Mais d'une certaine manière, c'est aussi – que nous le sachions ou non, que nous le désirions ou non – notre expérience contemporaine. Rousseau est le premier moderne à découvrir et à regretter la perte supposée de la communauté. Depuis lors, nous nous mouvons entre le mythe de la communauté perdue et le mythe de la communauté retrouvée, entre la fascination nostalgique pour un passé légendaire et l'enchantement face à un projet irréalisable ou utopique. Dans cette intervention je voudrais interroger ce mouvement, ce va-et-vient de la communauté entre mythe, nostalgie et utopie.

Daniel Alvaro, *From community lost to community found – myth, nostalgia and utopia*

What we call community is first and foremost the expression of a problem. Community is a problem from the very moment you witness the discovery of its loss or at least what is experienced as such. It was the modernists' experience and it should perhaps be added that it was the experience of modernity as it is. But in a certain way, it is also – whether we knew it or not, whether we wanted it or not – our contemporary experience. Rousseau is the first modernist to have discovered and regretted the supposed loss of community. Since then, there has been a movement between the myth of the community lost and the myth of the community found, between the nostalgic fascination for a legendary past and the enchantment when facing an impracticable or utopian project. During this intervention I would like to question this movement, this back and forth of community between myth, nostalgia and utopia.

10 :00 Rémi Astruc, *La communauté terrible*

Le concept de *communauté terrible* apparaît dans un texte anonyme de la revue Tiqqun (2001). Prenant à contre-pied l'intuition généralement partagée que la communauté serait aujourd'hui manquante ou, selon Nancy, « désœuvrée », et par conséquent un objectif à atteindre ou un état duquel se rapprocher, l'hypothèse que ce concept permet de formuler est que nous n'avons jamais quitté la communauté, ou plutôt que celle-ci ne nous a jamais quitté. C'est l'examen des conséquences philosophiques d'un tel renversement de perspective qui sera examiné ici.

Le problème auquel nous confronterait alors la vie contemporaine ne serait donc pas l'absence de communauté mais au contraire sa présence inévitable et aliénante, ce pourquoi elle est qualifiée par les auteurs de « terrible ». La première communauté qui nous aliène est ainsi la famille, puis l'école, éventuellement la bande, le travail, le groupe militant ou encore la prison. Tous les groupes constitués fonctionneraient en fait sur le mode de la communauté tout en trahissant immédiatement dans les faits l'idéal communautaire. Car même l'ethos des groupes qui luttent, au nom d'une communauté à venir, contre l'insatisfaction des formes de vie existantes (la communauté militante par exemple) reproduirait les formes de la communauté terrible. Nous examinerons les possibilités de sortir de cette impasse qui sont suggérées par le groupe Tiqqun, notamment l'exigence d'une « politique extatique » et d'une nouvelle éducation sentimentale.

Rémi Astruc, *The Terrible Community*

The concept of the terrible community appears in an anonymous text in the Tiqqun journal (2001). Going against the widely shared intuition that community is missing or, according to Nancy, “inoperative” nowadays, and therefore an objective that needs to be reached or a state to which one should get closer, the hypothesis that this concept allows us to formulate is that we have never left the community or rather that it has never left us. It is the examination of the philosophical consequences of such a reversal of perspective that will be reviewed here. The problem contemporary life makes us face is therefore not be the absence of community but on the contrary its inevitable and alienating presence, which is why it is has been described by authors as “terrible”. The first community which alienates us is thus family, then school, eventually our group of friends, work, our militant group or even prison. All the constituted groups are actually said to work in the same mode as the community while in fact immediately betraying the communal ideal. Because even the ethos of groups which fight, in the name of an upcoming community, against the dissatisfaction of existing life forms (the militant community for example) is said to reproduce forms of the terrible community. We will examine the possibilities of exiting this dead end suggested by the Tiqqun group, namely the demand for a “politics of ecstasy” and a new sentimental education.

10 :30 débat, discussion, Debatte

10 :45 pause-café, coffee break, Kaffeepause

Session 2 : Démarches philosophiques et typologiques autour de Tönnies
Philosophical and typological approaches surrounding Tönnies
Philosophische und typologische Ansätze um Tönnies
Président : Niall Bond

11h00 Stéphane Vibert, Comprendre le « faire communauté » : sociogenèse et hypothèse typologique

Notre contribution tentera de relever un double défi : esquisser une brève sociogenèse du concept de « communauté » au carrefour des sciences sociales et politiques, selon une périodisation non linéaire en fonction des traditions nationales, puis proposer une approche idéal-typique pour la socio-anthropologie contemporaine qui tienne compte de quatre modalités distinctes de « faire communauté » : 1/ La communauté locale, milieu de vie proche de la définition tönnesienne recoupant des réseaux diversifiés (voisinage, amitié, parenté) impliquant des relations interpersonnelles; 2/ La communauté comme organisation associative, regroupement militant autour d'un problème social, d'intérêts ou références commun(e)s, dispensant des services et revendiquant des droits ; 3/ La « communauté » comme identité collective, centrée autour d'un trait définitionnel prioritaire qui permet de rassembler des individus divers (origine ethnique, religion, langue, déficience, orientation sexuelle) ; 4/ La « communauté » comme collectivité englobante et « imaginée », à la fois politique et culturelle, organisant une frontière symbolique séparant le « Nous » du « Eux ».

Stéphane Vibert, Understanding making community – its sociogenesis and a typological hypothesis

Our contribution will attempt to take up a double challenge: outline a brief socio-genesis of the concept of “community” at the crossroads between social and political sciences, according to a non-linear periodization depending on national traditions, then offer an ideal-typical approach for contemporary socio-anthropology which takes into account four distinct modalities of “making community”: 1) The local community, a living space close to the Tönniesian definition intersecting diversified networks (neighbourhoods, friendship, kinship) implying interpersonal relationships; 2) Community as an associative organisation, militant gathering around a social problem, common interests or references, dispensing services and claiming rights; 3) “Community” as a collective identity, revolving around a priority definitional trait which allows to regroup various individuals (ethnic origin, religion, language, deficiency, sexual orientation); 4) “Community” as an encompassing and “imagined” group, both political and cultural, organising a symbolic border separating the “Us” from the “Them”.

11:30 Astrid von Busekist, The political challenge of Nomos group communities

My contribution will engage with legal claims from orthodox communities (faith based obedience to religious commandments, claiming exemptions from the general law for religious purposes), and legal resistance from the general “secular” public; while at the same time showing that the distinction between nomos groups communities and the “community of citizens” is not binary, but rather scalar with many degrees in between, as well as constantly renegotiated, within religious communities, and between community representatives and the general public. The main question pertains to the evaluation of the encounter between two different, opposing, normative orders, one based on community morals, the other one individual citizenship framed by public reason, one orthodox, the other one claiming to be liberal.

Astrid von Busekist, Le défi politique des communautés de groupe Nomos

Ma contribution engagera le dialogue avec des revendications juridiques de communautés orthodoxes (l'obéissance, basée sur la foi, à des commandements religieux, réclamant des dérogations du droit général pour des motifs religieux), et la résistance juridique provenant du public général « laïque » ; tout en montrant que la distinction entre les communautés de groupes nomos et la « communauté des citoyens » n'est pas binaire, mais plutôt scalaire avec de nombreux degrés, ainsi que constamment renégociée, à l'intérieur des communautés religieuses, et entre les représentants d'une communauté et le public général. La question principale se rapporte à l'évaluation de la rencontre entre deux ordres différents, opposés et normatifs, l'un basé sur les morales communautaires, l'autre sur la citoyenneté individuelle cadrée par la logique publique, l'un orthodoxe, l'autre prétendant être libéral.

12 :00 Dieter Haselbach, „Gemeinschaft und Gesellschaft“ -- Lernen aus der Edition des Bandes

Ausgehend von einem Bericht über die Edition von „Gemeinschaft und Gesellschaft“ im Rahmen der Tönnies Gesamtausgabe (Walter de Gruyter-Verlag) werde ich darüber reflektieren, wie die intensive Beschäftigung mit dem Text, seiner Entstehung und seinem Umfeld das Bild von Tönnies, seiner wissenschaftlichen Leistung und seiner politischen Stellung, differenziert und modifiziert hat. Zu beschreiben ist die Spannung in der Arbeit eines Wissenschaftlers zwischen aufgeklärter und vorurteilsfeindlicher Intellektualität und dem Bedürfnis nach einer romantischen Modernitätsverweigerung. Der unter der Geltung des „Sozialistengesetzes“ in Deutschland tief politisch zu verstehende Titel der ersten Auflage des Buches „Abhandlung des Communismus und des Socialismus als empirischer Culturformen“ wird sich als Schlüssel zum Verständnis der politischen Stellung Tönnies' und zu seiner Biografie als politischer Zeitgenosse erweisen.

Dieter Haselbach, "Communauté and Société": what we can learn from a historical-critical edition

Based on a review of editorial work done on "Gemeinschaft und Gesellschaft" ("Community and Society") in the context of the complete works of Tönnies (published by Walter de Gruyter), I want to explore the following question: how can an intensive study of this text, its genesis and its context lead to a more discerning and modified image of Tönnies, his scientific achievements and his political position? We will describe of tension within this scientist's work - between enlightened intellectuality, hostility to prejudices, and the need for a romantic rejection of modernity. The subtitle of the first edition of the book, "Treaty on Communism and Socialism as Empirical Forms of Culture", has to be understood in a deeply political sense within the context of the anti-socialism law in Germany, and proves to be a key element in understanding Tönnies' political position as well as his life as a politicized figure.

Dieter Haselbach, « Communauté et Société » : ce que nous apprend l'édition d'un ouvrage.
À partir d'un compte-rendu du travail éditorial sur « Gemeinschaft und Gesellschaft », « Communauté et Société », dans le cadre de l'édition des œuvres complètes de Tönnies (aux éditions Walter de Gruyter), je proposerai la réflexion suivante : comment une étude soutenue du texte, de sa genèse et de son contexte a-t-elle opéré une différenciation et une modification de l'image de Tönnies, de sa force scientifique et de sa position politique ?

Nous nous attellerons à la description de la tension dans le travail d'un scientifique entre intellectualité éclairée, hostile aux préjugés, et le besoin d'un refus romantique de la modernité. Le sous-titre de la première édition du livre, qui devait être compromis dans un sens profondément politique au moment de la loi contre le socialisme en Allemagne, que l'on pourrait traduire en français par « Traité sur le Communisme et le Socialisme en tant que formes de culture empiriques », s'avérera être un élément clé pour la compréhension de la position politique de Tönnies ainsi que de sa biographie en tant que contemporain politisé.

12 :30 débat, discussion, Debatte

12 :45 repas de midi, lunch, Mittagessen

Session 3 : Paradigmes de communauté dans la philosophie sociale d'expression allemande

Paradigms of community in German-speaking social philosophy

Paradigmen der Gemeinschaft in der deutschsprachigen Sozialphilosophie

Président : Claudius Härpfer

14:15 Wilhelm Berger, Die Stimmung der Gemeinschaft

Es verwundert nicht, dass in jüngster Zeit der Begriff der Stimmung (der sich nur unzureichend in andere Sprachen übersetzen lässt, weil er gleichzeitig eine objektive und eine subjektive Seite meint: im Französischen am ehesten „atmosphère“ und „humeur“) in den Sozialwissenschaften wieder aktuell wird: Stimmungen beeinflussen die Finanzmärkte, vor den Wahlen zum deutschen Bundestag schreibt die Zeitschrift DER SPIEGEL von Wut und Ohnmacht, die unter der Oberfläche brodeln und gären, mit Angst und Aggression wird auf MigrantInnen reagiert, weltpolitisch kommt eine kriegerische Stimmung auf. Dem Soziologen Heinz Bude ist zuzustimmen, der in seinem Buch *Das Gefühl der Welt. Über die Macht von Stimmungen* (2016) schreibt: „Stimmungen stellen eine Realität eigener Art dar, die als Reflex auf Lebensumstände und Systembedingungen nur unzureichend begriffen werden.“

Mein Beitrag wird versuchen, ein sozialphilosophisches und soziologisches Konzept von kollektiven Stimmungen zu entwickeln. Und er wird dieses Konzept gerade in Hinblick auf den Begriff der Gemeinschaft problematisieren und konkretisieren.

Ausgangspunkt wird dabei eine begriffsgeschichtliche Spannung sein. In seinem Werk *Kritik der öffentlichen Meinung* von 1922 greift Ferdinand Tönnies in eine Debatte seiner Zeit ein, den Diskurs über Stimmungen. Stimmung heißt bei ihm Volksstimmung: Zorn, Erregung, Gärung sind ihre Formen. Dabei bleiben die Volksstimmungen Phänomene der Synthetisierung von Gesellschaft im Sinne ihres Begriffs bei Tönnies, und sie sind gerade dadurch gewissermaßen soziologisch transparent. Mit dem philosophischen Diskurs über Stimmungen, für den vor allem der Name Martin Heidegger mit seinem Werk *Sein und Zeit* von 1927 steht, teilt mit Tönnies einen gemeinsamen Ausgangspunkt, nämlich den ersten Weltkrieg und seine Folgen, die Erfahrung des, wie es bei Otto Friedrich Bollnow in *Das Wesen der Stimmungen* heißt, Zusammenbruchs „des Glaubens an die Vernunft als Wesenskern des Menschen“ (1995: 33).

Hier wird auch die Differenz sogleich deutlich: Während Heidegger diese Erfahrung noch radikalisiert, eine Radikalisierung, die in der sogenannten *Rektoratsrede* von 1933 ihren Höhepunkt erfahren hat, in der letztlich die Möglichkeit eines Daseins als Gemeinschaft thematisiert wird, geht es Tönnies um die Rekonstruktion gemeinschaftlicher Vernünftigkeit, und dies vor allem in der Tradition von Immanuel Kant.

Mein Beitrag wird die These vertreten, dass beide, Heidegger und Tönnies, genau jenen Problemen ausweichen, die der jeweils andere bezeichnet. Daraus sollen Konsequenzen für die aktuelle Lage, vor allem in Hinblick auf den Begriff der „unvollendeten Gemeinschaft“ bei Jean-Luc Nancy, abgeleitet und Argumente gegen den historischen Prozess gestärkt werden, der, wie es Richard Sennett schon 1974 in seinem Buch *Verfall und Ende des öffentlichen Lebens* konstatiert hat, „alle politischen Kategorien in psychologische“ verwandelt (329).

Wilhelm Berger, Exploring the concept of "Stimmung", atmosphere to understand community

It is not surprising that today, the concept of "Stimmung" (which is difficult to translate into other languages as it encompasses both an objective and a subjective notion, approximating both "atmosphere" or "mood") is once again topical in the social sciences. Moods tend to influence financial markets; right before the German Bundestag election, Der Spiegel spoke of the anger and the powerlessness raging below the surface; it is with fear and aggressively that we react to migrants; and today global politics seem to take a confrontational approach. The sociologist Heinz Bude was right to develop this idea in his book "Das Gefühl der Welt. Über die Macht von Stimmungen" (2016), where he writes: "Atmosphere represent the realities around them in their own way and can only be inadequately understood as an answer to life's circumstances and to the conditions of the system." In the following presentation, I will try and further develop the concept of collective mood - one that is both anchored in social philosophy and sociology. This concept will be problematized and then concretized with regard to the notion of community. Thus, my starting point will be a tension that can be found in the concept's history. In his Kritik der öffentlichen Meinung ("Critique of public opinion"), published in 1922, Ferdinand Tönnies dives in to a debate that prevailed at the time, the discussion of "moods" or Stimmungen. For him, mood is that of the people, Volksstimmung – anger, excitement or effervescence. The moods of the people thus remain, as Tönnies understands it, phenomena of the synthetization of society, within Tönnies' meaning of the concept, and thus entirely transparent for sociological analysis. The philosophical discourse on atmosphere or moods, with which Martin Heidegger and his 1927 work "Being and Time" are first and foremost associated, share with Tönnies their point departure in the First World War and its aftermath. This experience was described by Otto Friedrich Bollnow in his "Das Wesen der Stimmungen" ("The essence of moods"), as the collapse of the "belief in reason as the essential core of the human being" (1995 :33). Here too, the difference is clear: while Heidegger further radicalizes this experience, a process that culminates in the so-called Rektoratsrede or "Rectorate Speech" of 1933, which addresses the idea of existence as a community, Tönnies, on the other hand, is concerned with the reconstruction of the community's rationality, in line with Immanuel Kant's line of thought. I will therefore uphold the thesis here that Heidegger and Tönnies are each evading the problem the other exposes. From this, derive the consequences for the present situation, which Jean-Luc Nancy highlights with his notion of the "inoperative community"; the arguments against any historical developments are reinforced in a process which, as Richard Sennett already noted in his book "The Fall of Public Man" of 1974, transforms "all political categories into psychological categories".

14:15 Wilhelm Berger, *La notion de Stimmung ou atmosphère pour comprendre la communauté*

Il n'est pas surprenant que de nos jours, le concept de Stimmung (dont la traduction en d'autres langues demeure incomplète, puisque le concept comprend une part objective et une autre subjective, correspondant le plus en français à « atmosphère » et « humeur ») redevienne actuel. L'humeur influence les marchés financiers. Avant les élections du Bundestag allemand, l'hebdomadaire Der Spiegel parlait de la colère et de l'impuissance qui bouillait sous la surface. C'est avec peur et agressivité que l'on réagit face aux migrant-es. La politique mondiale apparaît d'humeur belliqueuse. Le sociologue Heinz Bude a raison de développer cette thèse dans son livre Das Gefühl der Welt. Über die Macht von Stimmungen (2016), « Les sentiments du monde. Du pouvoir des humeurs », où il écrit : « Les atmosphères représentent une réalité de leur propre manière, que l'on ne comprend que de façon inadéquate en tant que réponse aux circonstances de la vie et aux conditions du système. J'essaierai dans cette communication de développer le concept d'humeurs collectives, relevant à la fois de la philosophie sociale et de la sociologie. Ce concept se problématisera et se concrétisera dans la notion de communauté. Le point de départ sera donc un paradoxe présent dans l'histoire du concept. Dans son œuvre de 1922, Kritik der öffentlichen Meinung (« critique de l'opinion publique »), Ferdinand Tönnies intervient dans un débat de l'époque, le discours sur les humeurs. L'atmosphère prend chez lui un autre nom : Volksstimmung, ou « humeur du peuple », dont la colère, l'excitation ou l'effervescence sont l'expression. Les humeurs du peuple demeurent donc des phénomènes de la synthétisation de la société, au sens où Tönnies l'entend, et donc de ce fait transparentes pour l'analyse sociologique. Le discours philosophique sur l'atmosphère ou les humeurs, auquel on associe avant tout le nom de Martin Heidegger et de son œuvre de 1927 Être et Temps, a en commun avec Tönnies ce point de départ qu'est la Première Guerre Mondiale et ses conséquences ; l'expérience, comme l'a nommé Otto Friedrich Bollnow dans Das Wesen der Stimmungen (« l'essence des humeurs »), de l'effondrement de la « croyance en la raison comme essence même de l'humain » (1995 :33). Ici aussi, la différence s'affiche clairement : tandis qu'Heidegger radicalise davantage cette expérience, une radicalisation qui trouve son apogée dans le dénommé Rektoratsrede ou « Discours du Rectorat » de 1933, qui prend finalement pour objet la possibilité d'une existence en tant que communauté, il s'agit chez Tönnies de la reconstruction d'une rationalité de la communauté, et ceci avant tout dans la lignée d'Emmanuel Kant. Je soutiendrai donc ici la thèse selon laquelle Heidegger et Tönnies éludent chacun le problème sur lequel l'autre a mis le doigt. De là dérivent donc les conséquences quant à la situation actuelle, que souligne la notion de Jean-Luc Nancy de « communauté désœuvrée », et les arguments contre tout processus historique se voient renforcés, processus qui, comme l'avait déjà constaté en 1974 Richard Sennett dans son livre Les Tyrannies de l'intimité (Seuil 1979), transforme « toutes les catégories politiques en catégories psychologiques ».

14:45 Manfred Gangl, „Ferdinand Tönnies. Verfechter der Gemeinschaft oder der Gesellschaft?“

Will man der vielfältigen Rezeption des Begriffs der „Gemeinschaft“ nachgehen, so ist es nach wie vor lohnenswert, auf die erste und umfängliche Konzeptualisierung einzugehen, die Ferdinand Tönnies 1887 in seinem Werk *Gemeinschaft und Gesellschaft* vorgenommen hat.

Es lassen sich bereits in der Grundlegung seiner berühmten Gemeinschaft-Gesellschafts-Dichotomie mehrere Verwendungsarten mit jeweils unterschiedlichen politisch-sozialen Konnotationen unterscheiden: 1. die historische Abfolge zweier Sozialformationen, 2. die soziologische Typisierung zweier Vergesellschaftungsformen, 3. die psychologisch-anthropologische Fundierung unterschiedlicher individueller Handlungsdispositionen.

Die unmittelbare zeitgenössische wie nachfolgende Rezeption und Einvernahme in die jeweils eigene Theorie bei Emile Durkheim, Max Weber, Talcott Parsons, Helmuth Plessner, Carl Schmitt, Hans Freyer, der Kritischen Theorie u.a. lassen sich nur auf dieser Basis angemessen verstehen.

Tönnies, a defender of community or society?

If we wish to pursue the varied receptions of the concept of “community”, it is worth deepening the first comprehensive conceptualization undertaken by Ferdinand Tönnies in his work of 1887 “Community and Society”. At the heart of his famous community/society dichotomy we can distinguish a number of distinct notions which each take on different political and social connotations: 1) the historical succession of two social systems 2) the formation of sociological types of two distinct types of socialization, and 3) the psychological and anthropological construct of individual behavioral dispositions. It is only upon this basis that we can adequately understand the immediate and later reception and interrogation of the concept in the theories of Emile Durkheim, Max Weber, Talcott Parsons, Helmuth Plessner, Carl Schmitt, Hans Freyer, Critical Theory, etc.

Manfred Gangl, Tönnies, défenseur d'une communauté ou d'une société ?

Si on souhaite retracer la réception très variée du concept de « communauté », cela vaut la peine encore aujourd'hui d'approfondir l'étude de la première conceptualisation compréhensive entreprise par Ferdinand Tönnies en 1887 dans son œuvre Communauté et Société. On peut distinguer, au cœur des fondements de sa célèbre dichotomie communauté-société, plusieurs acceptions qui revêtent chacune différentes connotations sociopolitiques : 1. La séquence historique de deux formes sociales, 2. La formation typologique de deux formes distinctes de socialisation. 3. La construction psychologique et anthropologique de dispositions comportementales variées et individuelles. Ce n'est que sur cette base que l'on pourra comprendre de la manière la plus juste la réception et l'interrogation, à l'époque de leur parution comme aujourd'hui, des théories respectives d'Emile Durkheim, Max Weber, Talcott Parsons, Helmuth Plessner, Carl Schmitt, Hans Freyer et de la Théorie Critique, pour ne citer qu'eux.

15:15 Arno Bammé, **Gemeinschaft und Gesellschaft im Wandel der Zeiten - Eine strukturgenetische Betrachtung**

Die begriffliche Dichotomie „Gemeinschaft und Gesellschaft“ verweist auf einen genetischen und einen strukturellen Sachverhalt. Der *genetische* Aspekt des Werdens, der Entwicklung, der Evolution (Schurz 2011) ist ausgedrückt im Titel der Erstauflage von „Gemeinschaft und Gesellschaft“ (Tönnies 1887) und orientiert sich am kulturgeschichtlichen Prozessgeschehen der Transformation von überwiegend gemeinschaftlichen zu überwiegend gesellschaftlichen Sozialformen. Der *strukturelle* Aspekt, das Implikationsverhältnis von Gemeinschaft und Gesellschaft, das sich im jeweiligen Gewordensein zwischenmenschlicher Beziehungsgeflechte in sozialhistorisch spezifischer Weise als Einheit manifestiert, ist ausgedrückt im Titel der zweiten sowie den folgenden Auflagen (Tönnies 1912).

In meinem Essay versuche ich einerseits, dem Anspruch des Titels der ersten Auflage folgend, die *Genese* dieser Dichotomie sozialhistorisch zu rekonstruieren, ein Unterfangen, das Tönnies dem Bereich der *Sozialpsychologie* und der *angewandten Soziologie*, also der Analyse der Dynamik des Werdens und Vergehens sozialer Wesenheiten, zugewiesen hat (1931), und andererseits, entsprechend dem Anspruch des Titels der nachfolgenden Ausgaben, die Verflochtenheit beider Aspekte dieser Dichotomie in der *Struktur* ihres jeweiligen Gewordenseins begriffsanalytisch nachzuzeichnen, ein Unterfangen, das Tönnies dem Bereich der *reinen Soziologie* zuordnet, in dem es um Begriffe und Theorien geht, die durch keinerlei Empirie kontaminiert sind (Eley 1985). Die Dynamik des Werdens und Vergehens des Implikationsverhältnisses von Gemeinschaft und Gesellschaft möchte ich an epochalen Umbruchssituationen, so genannten *historischen Singularitäten* nachvollziehen, im Einzelnen: neolithische Revolution (Immler 1989), griechisches Mirakel (Pichot 1995), europäisches Mirakel (Jones 1992), technologische Singularität (Kurzweil 2013). Die strukturelle Verflochtenheit von Gemeinschaft und Gesellschaft, die sich als Einheit und Widerspruch aufeinander wechselseitig beziehen, möchte ich am aktuellen Beispiel der *technologischen Singularität* analytisch nachzeichnen. Sie ist charakterisiert durch das Outsourcing kognitiver Kompetenzen des menschlichen Gehirns an intelligente Computernetzwerke, wodurch (in begriffslogischer Fortführung der Begriffsarchitektur von Tönnies) transhumane Sozialformen von Gesellschaft entstehen, die zugleich Nischen für zeitgemäße Sozialformen von Gemeinschaft entstehen lassen. Bereits Gehlen hatte in vergleichbarer Weise auf die Entlastungsfunktion gesellschaftlicher Institutionen, eine Vorform algorithmisierter Sozialbeziehungen, aufmerksam gemacht und darauf hingewiesen, dass sich durch sie Freiräume für gemeinschaftliche Kommunikationsformen eröffnen, jenseits verpflichtender gesellschaftlicher Verhaltenszumutungen. Es scheint, dass erst solche Nischen gemeinschaftlicher Sozialformen (Boden 1993) es dem Menschen ermöglichen, in einer hochkomplexen Weltgesellschaft (Vietta 2016) sowohl biologisch als auch sozial ein artgerechtes Leben zu führen (Wuketits 2012).

Arno Bammé, Community and society through the ages: considerations of their structural origins

The conceptual dichotomy community/society refers to both genetic and structural aspects. The genetic aspect of becoming, development and evolution (Schurz 2011) is expressed right from the start in the subtitle of the original edition, "Community and Society" (Tönnies 1887) and is oriented around the historical cultural transformation of predominantly community-based social types into predominantly society-based socials types. The structural aspect – i.e. the relationship of involvement that exists between community and society which is manifest as a unity in the specific historic phenomenon of relations between human beings, is expressed in the subtitle of the second and subsequent editions (Tönnies 1912). In this essay, I will first try, on the basis of the first edition's subtitle, to reconstruct the origins of this dichotomy from a

socio-historical point of view, an enterprise that Tönnies relegated to the fields of social psychology and applied sociology, i.e. to the analysis of the dynamics of becoming and decline of social entities (1931). Secondly, and in accordance with the subtitle of the following editions, I will reconstruct the interrelationship of both aspects of this dichotomy in the structure of their unique historical development – an enterprise Tönnies relegated to the field of pure sociology, the field of concepts and theory which are uncontaminated by empirical phenomena (Eley 1985). I shall demonstrate the rise and decline of the interrelationship of community and society in epoch-making periods of upheaval, so-called historical singularities - the Neolithic revolution (Immler 1989), the Greek miracle (Pichot 1995), the European miracle (Jones 1992) and technological singularity (Kurzweil 2013). Then, I shall analyze the structural interweaving of community and society, which refer to each other mutually as unity and contradiction, on the basis of the topical example of technological singularity. The latter is characterized by the outsourcing of the human brain's cognitive skills to intelligent computer networks, where (if we extend the logic of the Tönnies concept) transhuman forms of society are unfolding, which allow for the parallel emergence of more timely social forms of community. In a similar way, Gehlen had already highlighted the off-loading role that social institutions take on - an earlier form of social relations created by algorithm - and had indicated that they allowed the creation of free spaces where forms of community-based communications could take place beyond society's binding rules of conduct. Thus, it seems that it is only in such niches of forms of community (Boden 1993) that human beings can lead a life in keeping with the biological and social specificities of our species (Wuketits 2012) in a highly complex world-society.

Arno Bammé, Communauté et Société à l'épreuve du temps : une considération à partir de sa genèse structurelle

La dichotomie conceptuelle « Communauté et Société » renvoie à un aspect génétique mais aussi structurel. L'aspect génétique du devenir, du développement, de l'évolution (Schurz 2011) s'exprime dès le titre de l'édition originale de Communauté et Société (Tönnies 1887) et se modèle sur des événements de l'histoire de la culture ; de la transformation de formes sociales majoritairement communautaires en formes sociales majoritairement sociétales. L'aspect structurel, la relation d'implication entre communauté et société, qui se manifeste comme une unité de façon spécifique suivant le contexte socio-historique et selon chaque cercle de relations interpersonnelles, se retrouve quant à lui dans le titre de la deuxième édition ainsi que des suivantes (Tönnies 1912). Dans cet essai essayerai-je, dans un premier temps, et suivant la revendication du titre de la première édition, de reconstruire d'un point de vue socio-historique la genèse de cette dichotomie ; une entreprise que Tönnies a reléguée au champ de la psychologie sociale et de la sociologie appliquée, c'est-à-dire l'analyse des dynamiques du devenir et du déclin des entités sociales (1931). Dans un deuxième temps, conformément aux titres des éditions suivantes, je reconstituerai du point de vue de l'analyse du concept comment les deux aspects de cette dichotomie sont imbriqués dans la structure de ce qu'ils sont devenus ; ce qu'a relégué Tönnies au domaine de la sociologie pure, où les sciences empiriques ne peuvent contaminer les concepts et théories (Eley 1985). Je souhaite montrer la dynamique du devenir et du déclin de la relation d'implication de la communauté et de la société dans le contexte de bouleversements profonds qui ont fait époque, que l'on a appelés singularités historiques, à savoir : la révolution du Néolithique (Immler 1989), le miracle grec (Pichot 1995), le miracle européen (Jones 1992) et la singularité technologique (Kurzweil 2013). Ensuite, j'analyserai la singularité structurelle de l'étroite imbrication entre les concepts communauté et société, qui se réfèrent réciproquement l'un à l'autre comme unité et comme contradiction, en me référant à l'exemple actuel de la singularité technologique. Elle se caractérise par l'externalisation des compétences cognitives du cerveau humain à des réseaux

d'ordinateurs intelligents, où (si l'on étend la logique du concept de Tönnies) des formes sociales transhumaines de société se déploient, permettant en parallèle l'apparition de formes sociales modernes de communauté. De manière comparable, Gehlen avait déjà mis en lumière la fonction de décharge des institutions sociales, une forme antérieure des relations sociales créées par algorithme, et avait sur ce point indiqué qu'elles permettaient la création d'espaces libres où pouvaient s'opérer des formes de communications communautaires, dépassant les injonctions de conduite contraignantes de la société. Il apparaît que seules de telles niches de formes sociales communautaires (Boden 1993) peuvent permettre une vie conforme aux besoins, tant biologiques que sociaux, dans une société-monde (Vieta 2016) très complexe.

15 :45 débat, discussion, Debatte

16 :00 pause-café, coffee break, Kaffeepause

Session 4 :

Tönnies et la tradition classique de la sociologie allemande

Tönnies and the classical tradition of German sociology

Tönnies und die klassische Tradition der deutschen Soziologie

Président : Niall Bond

16 :15 Claudius Härpfer, Tönnies und Simmel: Zur Gemeinschaftsstruktur konzentrischer Kreise

Georg Simmel und Ferdinand Tönnies zählen heute beide zu den wichtigen Gründerfiguren der Soziologie in Deutschland. Trotz der sich vermeintlich überscheidenden Interessen der beiden, muss ihre Beziehung als problematisch bezeichnet werden. Dies zeigt sich auch in ihrer Theoriebildung. Während die Tönniessche Unterscheidung zwischen Gemeinschaft und Gesellschaft in den Systematiken anderer Zeitgenossen breite Rezeption fand, geht Simmel andere Wege und spricht zur Beschreibung ähnlicher Strukturen von der Unterscheidung konzentrischer und sich schneidender Kreise. Der Vortrag unternimmt den Versuch, die beiden Theorieprogramme mit Fokus auf diese beiden Unterscheidungen zu vergleichen, um zu zeigen, wo Gemeinsamkeiten und Unterschiede liegen und damit vielleicht ein Stück der geteilten Antipathie zu verstehen.

Claudius Härpfer, Tönnies and Simmel: On the community structure of concentric circles

Georg Simmel and Ferdinand Tönnies are today considered to be two of the most important founding figures of German sociology. In spite of their apparently common interests, it would be fair to describe their relationship as problematic. This can be seen in the way their theories are constructed. While Tönnies' distinction between community and society found wide acceptance in the systems developed by others of his contemporaries, Simmel took other paths and described structures similar to this distinction as concentric and overlapping circles. In this paper we will try to compare these two theories by focusing on their distinctions, in order to show their similarities and their differences, and go on to understand their mutual antipathy.

Claudius Härpfer, Tönnies et Simmel – la communauté : une structure en cercles concentriques.

Georg Simmel et Ferdinand Tönnies comptent aujourd'hui tous deux parmi les plus importantes figures fondatrices de la sociologie en Allemagne. En dépit de leurs intérêts apparemment communs, on peut qualifier leurs rapports de problématiques. Cela s'exprime aussi dans la construction de leur théorie. Alors que la distinction de Tönnies entre communauté et société trouvait une large réception dans les systèmes développés par ses contemporains, Simmel quant à lui a pris d'autres chemins et décrit des structures similaires à cette distinction comme des cercles concentriques et se recoupant. Nous essayerons donc dans cet exposé de comparer ces deux théories en nous focalisant sur leurs deux distinctions, et de montrer leurs points communs et différences, afin de peut-être pouvoir comprendre leur antipathie réciproque.

16 :45 Jean-Pierre Grossein, Autour des concepts de *Gemeinschaft* et de *Gesellschaft* chez Max Weber

Tout en se référant à la conceptualisation tönnesienne, Max Weber redéfinit les concepts de *Gemeinschaft* et de *Gesellschaft* dans le cadre d'une théorie de l'action, conférant ainsi à ceux-ci une dimension dynamique et processuelle, que pointent les concepts de *Vergemeinschaftung*, *Vergesellschaftung* et de *Gemeinschaftshandeln*. Cette élaboration conceptuelle ayant connu différents moments, il importe d'en reconstruire l'histoire si l'on veut éviter les erreurs d'interprétation qui ont jalonné la réception de l'œuvre webérienne, sachant que l'opération de traduction est évidemment tributaire de ce travail philologie-critique.

Jean-Pierre Grossein, On and around the concepts of Gemeinschaft and Gesellschaft in Max Weber

While referring to Tönnies' conceptualizations, Max Weber redefines the concepts of Gemeinschaft and Gesellschaft in the context of an action theory, thus giving them a dimension of dynamics and process, indicated in the concepts of Vergemeinschaftung, Vergesellschaftung, and Gemeinschaftshandeln. Since this conceptual elaboration has gone through numerous developments, it is important to reconstruct its history if we wish to avoid the errors of interpretation which have marked the reception of the Weberian work, knowing that the process of translation obviously depends on this philology-critical work.

17 :15 Johannes Weiss, Wesenwille, Gemeinschaft und die Grenzen der Soziologie

Unter den Gelehrten, die sich zu seiner Zeit als Soziologen verstanden, gab es nur einen, den Max Weber vorbehaltlos als solchen schätzte und von der in der DGS zu praktizierenden „rücksichtslosen Kritik“ ausnahm: Ferdinand Tönnies. Nur *Gemeinschaft und Gesellschaft* wurde von Weber (im Kategoriensatz) als „dauernd wichtiges Werk“ auf diesem Felde hervorgehoben. Ungeachtet dessen hatte Weber prinzipielle, obzwar nie ausgesprochene Vorbehalte gegenüber der Grundbegrifflichkeit von Tönnies, vor allem gegenüber seinem Begriff der Gemeinschaft. Im Kategoriensatz spielt die Tönnies'sche Begrifflichkeit ebenso wenig eine Rolle wie in den Vorkriegsmanuskripten zu *Wirtschaft und Gesellschaft*, und in den *Grundbegriffen* von 1920 wird sie an nachgeordneter Stelle und in wesentlich depotenzierter Form aufgenommen¹. Den Grund für Webers Zurückhaltung hat man darin gesehen, dass die Dichotomie bei Tönnies eine bestimmte, irreversible Entwicklungslogik impliziert, die Begriffe also als „Wettbegriffe“ fungieren. Diese Behauptung ist nicht falsch, der entscheidende Grund dürfte aber darin liegen, dass die Begriffe der Gemeinschaft und des (diese stiftenden) „Wesenwillens“ eine Wirklichkeit beschreiben, die mit den begrifflichen Mitteln einer strikt empirischen Soziologie entweder gar nicht oder nur unter Verlust ihrer spezifischen Handlungs-Wirksamkeit (im wissenschaftlichen, also gesellschaftlichen Kommunikationskontext) zu erfassen ist. Das lenkt den Blick auf ein „Sinnproblem“ (Weber), mit dem auch die Verstehende Soziologie in ihrem Verhältnis zur Selbstbesinnung handelnder Menschen konfrontiert ist.

Johannes Weiss, Essential will, community and the limits of sociology

Among the scholars who in his day and age regarded themselves as sociologists, there was only one whom Max Weber held in unreserved esteem and exempted from the "inconsiderate critique" to be practiced in the German Society for Sociology: Ferdinand Tönnies. Community and Society alone was emphasized as "a work of lasting importance" by Weber (in his "Essay on categories"). This notwithstanding, Weber did have reservations of principle which he never explicitly expressed regarding Tönnies' fundamental concepts, particularly the concept of community. In Weber's Essay on a few categories of a sociology of understanding, Tönnies' concepts play as little a role as in the pre-war manuscripts of Economy and Society, and in Weber's basic concepts of 1920, Tönnies' concept is relegated to a subordinate position and included in an essentially diluted form.² A reason for Weber's reticence has been seen in the fact that Tönnies implies that the dichotomy involves a certain, inexorable teleological development, and that the concepts involve a gamble. This assertion is not incorrect, but the decisive reason is probably that the concepts of community and essential will, (which is the foundation of community) describe a reality that either cannot at all be described with the conceptual means of a strictly empirical sociology; or if so, can only be grasped at the price of sacrificing their specific effect in action (in the context of scientific, and thus societal communication). This draws our attention to the problem of meaning or "Sinnproblem"

¹ Hier heißt es, die eigene Terminologie (Vergemeinschaftung und Vergesellschaftung) „erinnere“ an die Unterscheidung von Tönnies, der ihr aber für seine Zwecke alsbald einen wesentlich spezifischeren Inhalt gegeben habe. Das ist sehr ungenau, ebenso Webers Zuordnung des zweckrationalen, aber auch des affektuellen und des traditionellen Handelns zur „Vergesellschaftung“, des wertrationalen zur Vergemeinschaftung. Tönnies selbst bezieht sich an späterer Stelle (1931) auf Webers Typologie und ordnet nur das zweckrationale Handeln der „Gesellschaft“ zu, die übrigen drei Typen der „Gemeinschaft“.

² Here, Weber writes that his own terminology (Vergemeinschaftung and Vergesellschaftung) is reminiscent of Tönnies' distinction, but that he had given his terms an essentially more specific content. This is very imprecise; nor is Weber's attribution of purposive rational, but also affective and traditional action to "Vergesellschaftung", while value rational action is attributed to "Vergemeinschaftung". Tönnies himself later refers to Weber's typology (1931) and attributes only purposive rational action to "Gesellschaft", and the other three types of action to "Gemeinschaft".

(Weber), with which a sociology of understanding is also confronted in its relationship to the self-reflection of acting human beings.

Johannes Weiss, La volonté essentielle, la communauté et les limites de la sociologie

Parmi les scientifiques de son époque se disant sociologues, il n'y en a qu'un que Max Weber estimait sans retenue comme tel, et qu'il excluait des critiques sans ambages à la Société Allemande de Sociologie (DGS) : Ferdinand Tönnies. Seule Communauté et Société fut considérée par Weber, dans son Essai sur les catégories, comme rentrant dans le champ d'une « œuvre d'importance durable ». En dépit de cela, Weber avait des réticences de principe, bien que jamais explicitement formulées, envers les conceptualisations de Tönnies, notamment sur son concept de communauté. La conceptualisation de Tönnies ne joua qu'un rôle minime dans son Essai sur les catégories, par exemple dans les manuscrits d'avant-guerre d'Économie et société, et dans ses Concepts fondamentaux de 1920, le concept de Gemeinschaft est relégué à une place moindre, dans une forme essentiellement dépourvue de sa potentialité originale³. Un motif pour la raison de la réticence de Weber qui est parfois avancé est que la dichotomie de Tönnies impliquait une logique de développement inexorable et irréversible, le concept faisant office d'un pari. Cette affirmation n'est pas fautive, mais l'argument décisif réside probablement dans le fait que les concepts de communauté et de la volonté essentielle, « Wesenwille », qui déterminent la communauté, décrivent une réalité qui ne peut pas du tout être saisie avec les moyens conceptuels d'une sociologie strictement empirique, ou la réalité peut être décrite mais au prix de la perte de l'efficacité de l'action (dans un contexte de communication scientifique et donc sociale). Cela nous amène donc au problème de sens, « Sinnproblem » (Weber), auquel la sociologie compréhensive est elle aussi confrontée, dans son rapport à l'autoréflexion des sujets qui agissent.

17 :45 débat et fin de la première journée, discussion and end of first day, Debatte, Ende des ersten Tages

3 Ici, Weber note que sa propre terminologie (« Vergemeinschaftung » et « Vergesellschaftung ») « rappelle » la distinction de Tönnies, mais qu'il avait toutefois donné à ses termes « un sens essentiellement plus spécifique » pour servir son utilisation. Ceci est très inexact ; de même pour l'attribution par Weber de l'action fondée sur une rationalité de fins, mais aussi une action affective et une action traditionnelle à la « Vergesellschaftung », et l'attribution de la seule action fondée sur une rationalité de valeurs à la « Vergemeinschaftung ». Plus tard (1931), Tönnies lui-même se réfère à la typologie de Weber, et il n'attribue que l'action fondée sur une rationalité de fins à la « Gesellschaft » ; les autres trois types d'action sont attribués à la « Gemeinschaft ».

Jeudi 17 mai, Thursday May 17, Donnerstag, den 17. Mai : ENS Buisson, salle des conférences

Session 5 :

Réceptions et lectures de Tönnies

Receptions and readings of Tönnies

Tönniesrezeptionen und -deutungen

Présidente : Isabelle Grazioli

9 :00 Ana Isabel Aierdozain, Rezeption des tönniesschen Begriffs der Gemeinschaft in der spanischen Soziologie: Annäherung und Ausblick

Der erste Lehrstuhl für Soziologie in Spanien wird 1898 an der Universidad de Madrid (heute Universidad Complutense) geschaffen, angesichts der tiefen sozialen, politischen und wirtschaftlichen Krise als Teil des Regenerationsprojektes des Landes – Erneuerung und Reformierung –, und entspricht mit aller Wahrscheinlichkeit dem Versuch, die metaphysische Debatte über das Wesen (und das Wesen Spaniens) durch das Streben, sich den Dingen an sich zu nähern, zu ersetzen. Man kann damals in der spanischen Soziologie zwei Richtungen beobachten: Die eine, die fortschrittliche, theoretisch und kritisch orientiert, u.a. vertreten durch Manuel Sales i Ferré, erster Professor für Soziologie und Autor eines fundierten soziologischen Werkes; die andere, konservative, üblicherweise empirisch orientiert, u.a. durch Severino Aznar, zweiter Inhaber des Lehrstuhls für Soziologie. Es ist davon auszugehen, dass beide den tönniesschen Begriff der Gemeinschaft gelesen und ausgelegt haben. Wie haben sie ihn jeweils rezipiert und sich angeeignet? Die Monographie *Gemeinschaft und Gesellschaft* wird erst 1947 in Buenos Aires auf Initiative eines spanischen Soziologen und Intellektuellen, Francisco Ayala, der nach dem Ende des spanischen Bürgerkrieges dort im Exil lebte, ins Spanische übersetzt. Bereits 1927 war die tönniessche Monographie *Entwicklung der sozialen Frage* übersetzt und im Bereich des Arbeitsrechtes durch Manuel Reventós betrachtet worden. Wie wird der tönniesschen Begriff der Gemeinschaft hier verstanden? Welche Verbindungen kann man zur heutigen Zeit ziehen, wenn man berücksichtigt, dass *Gemeinschaft und Gesellschaft* im Jahr 2009 von José Luis Monereo, Professor für Arbeitsrecht, und zwei Jahre später, 2011, nochmals von Ander Gurrutxaga, Professor für Soziologie, herausgegeben und kommentiert worden ist?

Ana Aierdozain, The reception of Tönnies in Spanish sociology, approaches and perspectives
The first Chair of Sociology in Spain was created in 1898 at the University of Madrid (now Universidad Complutense). In view of the deep social, political and economic crisis, it can be seen as part of the country's project of regeneration – renewal and reforms, and probably corresponds to the attempt to surmount the metaphysical debate on essence (and the essence of Spain) by approaching things per se. Two directions can be observed in Spanish sociology at the time: the first, progressive, theoretical and critical, in which Manuel Sales i Ferré, the first professor of sociology and author of fundamental sociological works, was engaged; the second, more conservative, of an empirical tradition, represented by Severino Aznar, the second holder of the chair of sociology. We can take it for granted that both had read and interpreted Tönnies' notion of community. What were their initial reception and appropriation? The monograph "Community and Society" was only translated in Spanish in 1947 in Buenos Aires, on the initiative of a Spanish sociologist and intellectual named Francisco Ayala, who had been exiled there at the end of the Spanish Civil War. Tönnies' monograph "The Development of the Social Issue" ("Entwicklung der sozialen Frage") was translated in 1927 and analyzed by Manuel Reventós within the context of labor law. How can is Tönnies' concept of community understood

here? When thinking about the most recent two editions of "Communauté et Société" (published in 2009 by José Luis Monereo, professor in labor law, then two years later in 2011, by Ander Gurrutxaga, professor in sociology), what links can one make with the present day?

La réception de Tönnies dans la sociologie d'expression espagnole, approche et perspectives

La première chaire de sociologie en Espagne fut créée en 1898 à l'Université de Madrid (aujourd'hui Universidad Complutense). Au vu de la profonde crise sociale, politique et économique, on peut la voir comme faisant partie du projet de régénération du pays – réaménagements et réformes, et s'efforçant dans la mesure du possible de dépasser le débat métaphysique sur l'essence (et l'essence de l'Espagne) à travers l'aspiration à s'approcher aux choses en soi. Dès lors s'observent deux directions dans la sociologie espagnole : la première, progressiste, théorique et orientée vers la critique, dans laquelle s'était engagé entre autres Manuel Sales i Ferré, premier professeur de sociologie et auteur d'œuvres sociologiques fondamentales ; la seconde, conservatrice, de tradition empiriste, représentée par Severino Aznar, deuxième titulaire de la chaire de sociologie. On peut donc prendre comme postulat que tous deux avaient lu et interprété le concept de communauté de Tönnies. Quelle fut leur réception, et comment se l'approprièrent-ils ? La monographie Communauté et société ne fut traduite en espagnol qu'en 1947 à Buenos Aires, sur l'initiative d'un sociologue et intellectuel espagnol, Francisco Ayala, qui s'était exilé là-bas à la fin de la Guerre Civile espagnole. La monographie de Tönnies Le Développement de la question sociale (Entwicklung der sozialen Frage) fut traduite dès 1927 et analysée par Manuel Reventós dans le domaine du droit du travail. Comment sera compris ici le concept tönniessien de communauté ? Quels liens peut-on tisser avec le présent lorsque l'on pense aux deux rééditions successives de Communauté et société, publié et commenté d'abord en 2009 par José Luis Monereo, professeur en droit du travail, puis deux ans plus tard, en 2011, par Ander Gurrutxaga, professeur de sociologie ?

9 :30 Nicola Marccui, La nature de la communauté, Tönnies sociologue spinoziste ?

Le travail philosophique de Tönnies est connu en première instance pour avoir représenté une lecture innovante de la pensée hobbesienne, capable d'influencer une partie consistante des interprétations du XX^e siècle. Pourtant, pendant toute sa vie, Tönnies a aussi été un lecteur et interprète attentif de Spinoza, auteur de plusieurs articles dédiés à sa pensée. Mon intervention va chercher à trouver une place pour cette réflexion philosophique dans la pensée sociologique de Tönnies. Ce que j'entends montrer est comment la critique tönniessienne de l'*Ethique* de Spinoza, partagée à son avis entre l'idéalisme des deux premières parties et le réalisme psychologisant des livres III et IV, soit dépassée par un monisme sociologique qui veut rendre compte des différents rapports à la volonté et aux affects qui définissent les formes sociales de la communauté et de la société. De cette manière, l'*Ethique* de Spinoza aurait fourni la structure du système sociologique de Tönnies, et sa conception émergente de la nature aurait garanti un modèle expressionniste capable de rendre compte du passage moderne de la communauté à la société.

Nicola Marccui, The nature of community, Was Tönnies a Spinozist sociologist?

The philosophical work of Tönnies is known above all for having represented an innovative reading of Hobbesian thought, capable of influencing a consistent part of the 20th century interpretations. Yet, throughout his life, Tönnies was a scrupulous reader and interpreter of Spinoza and an author of many articles dedicated to his thought. My intervention will try to find a place for this philosophical reflection in Tönnies's sociological thought. What I would like to show is how the Tönnesian critique of Spinoza's Ethic, divided in his opinion between the idealism of the first two parts and the psychologizing realism of the books 3 and 4, is overtaken by a sociological monism which seeks to offer an account of the various connections

to the will and affects which define the social forms of community and society. In this manner, Spinoza's Ethic can be said to have provided the structure for Tönnies's sociological system, and his emerging vision of nature will have provided an expressionist model capable of giving an account of the modern passing from community to society.

10 : 00 débat, discussion, Debatte

10:15 pause-café, coffee break, Kaffeepause

Session 6 : l'utopie de communauté ou Gemeinschaft et la *Lebensreform*

Président : Sebastian Türk

10 :30 Anatole Lucet, Régénérescence : vers la nouvelle communauté ?

Au commencement du XX^e siècle, l'Allemagne est aux prises avec des évolutions économiques, sociales et démographiques inédites, tant par leur ampleur que par leur rapidité. Avec les progrès de la technique, c'est la société dans son ensemble qui se trouve bouleversée jusque dans les rapports humains. La massification qui opère à tous les niveaux et la dissolution progressive des structures communautaires traditionnelles au profit de nouveaux liens d'appartenance laisse une part de la population en proie à un sentiment d'atomisation et d'impuissance à agir sur le monde environnant.

Ce contexte voit émerger de nombreuses tentatives pour recréer des liens sociaux à échelle humaine. En 1900, un petit groupe de penseurs, poètes et artistes se rassemble à proximité de Berlin pour créer la *Neue Gemeinschaft*, la « nouvelle communauté ». Désabusés par le combat politique et sceptiques vis-à-vis des perspectives d'un mouvement de masse, les membres de cette avant-garde autoproclamée cherchent à réaliser, ici et maintenant, la communauté à venir. C'est parmi eux que le philosophe Gustav Landauer (1870-1919) fait la rencontre de son proche ami et futur légataire testamentaire Martin Buber (1878-1965). Sa vie durant, le théoricien et militant anarchiste Landauer s'est efforcé de réaliser sa conception libertaire d'une « société des sociétés », système fédératif reposant sur les échanges de petites communes autogérées. Après l'assassinat de Landauer lors de la répression de la révolution allemande, Martin Buber tâchera de prolonger la mise en application de ses conceptions communautaires durant la création des premiers kibboutz en Palestine. Si tous deux partagent le diagnostic de Ferdinand Tönnies qui identifie le passage d'une communauté essentielle, fondée sur des liens d'appartenance communautaire ancestraux, à une société reposant sur l'instrumentalisation de rapports contractualisés, ils chercheront ensemble à dépasser ce schéma pour faire émerger une communauté nouvelle, entre utopie régénérative et inscription dans la tradition passée. Nous verrons en quoi les échanges de ces deux auteurs et leurs réalisations communes interrogent la possibilité même de faire renaître, du cœur de la société moderne, une communauté plus authentique sans que cela signifie une régression nostalgique mais bien la création au présent de la communauté à venir.

Anatole Lucet, Regeneration - towards new community?

At the beginning of the 20th century, Germany was struggling with economic, social and demographic evolutions which were unprecedented in both degree and speed. With technical progress, society as a whole found itself shaken, right down to its human connections. The massification operating at every level and the progressive dissolution of traditional communal structures to the benefit of new senses of belonging leaves a part of the population vulnerable to a feeling of atomization and powerlessness when it comes to acting on the surrounding world. This context witnesses an emergence of numerous attempts to recreate social ties at a human scale. In 1990, a small group of thinkers, poets and artists came together near Berlin to create the *Neue Gemeinschaft*, the “new community”. Disillusioned by the political combat and sceptical as to the perspectives of a mass movement, the members of this self-proclaimed avant-garde tried to create, here and now, the community to come. It is among them that the philosopher Gustav Landauer (1870-1919) met his close friend and future testamentary legatee Martin Buber (1878-1965). Throughout his life, the theorist and anarchist activist Landauer strived to achieve his libertarian vision of a “society of societies”, a federal system relying on the exchanges between small self-directed communities. After Landauer’s assassination during the repression of the German revolution, Martin Buber endeavored to prolong the realization of his communal visions during the creation of the first kibbutz in Palestine. Even though both are in agreement with Ferdinand Tönnies’s diagnosis which identifies the passage from an essential community, founded on ancestral communal connections of belonging, to a society based on the manipulation of contractual relationships, they will try to go beyond this design together to have a new community emerge, between a regenerative utopia and the inclusion of past traditions. We will see how the exchanges between these two authors and their common achievements question the very possibility of resurrecting, from the core of modern society, a more authentic community without it entailing a nostalgic regression but rather the present creation of an upcoming community.

11 :00 Johann Thun, Zwischen Gemeinschaft und Gesellschaft: Der *Bund* als sozial-literarische Kategorie

Mit der Kategorie des *Bundes* führte der Sozialphilosoph Herman Schmalenbach 1922 einen Begriff ein, der sich komplementär zu Tönnies klassischer Dichotomie Gemeinschaft/Gesellschaft verhalten sollte.⁴ Bedingt durch seine Nähe zur Jugendbewegung und dem Kreis um Stefan George ist Schmalenbachs Terminus dabei im Grenzgebiet zwischen Literatur und Soziologie angesiedelt.⁵ Obgleich sein Aufsatz im soziologischen Diskurs bis heute nicht erschöpfend rezipiert wurde, ist es interessant zu bemerken, dass dieser in Frankreich (trotz einer anders gearteten soziologischen Tradition) durchaus wahrgenommen wurde. So hat vor allem Jules Monnerot in seiner Surrealismus-Studie *La poésie moderne et le sacré* (1945) und in *Les faits sociaux ne sont pas des choses* (1946) Bezug darauf genommen.⁶ Dieser Umstand ist schon alleine deshalb bemerkenswert, da Monnerot einige Jahre vorher mit Georges Bataille, Pierre Klossowski und Roger Caillois im *Collège de Sociologie* -und im Umfeld der Geheimgesellschaft *Acéphale*- Überlegungen anstellte, die sich mit denen Schmalenbachs zu überschneiden scheinen.⁷ In meinem Vortrag möchte ich die Kategorie des

⁴ Vgl. Herman Schmalenbach: „Die soziologische Kategorie des Bundes“ in: *Die Dioskuren. Jahrbuch für Geisteswissenschaften*, München 1922, S. 35-105.

⁵ Vgl. Michael Landmann: *Figuren um Stefan George. Zehn Portraits*, Amsterdam 1982, S. 80-87.

⁶ Vgl. Jules Monnerot: *Les faits sociaux ne sont pas des choses*, Paris 1946, S. 111-193.

⁷ So unterscheidet Bataille etwa zwischen einer (antifaschistischen) „communauté électorale“ und der

Bundes in den zeitgeschichtlichen (deutsch-französischen) Kontext einordnen und im Verhältnis zur Dichtung als propagiertem Mittel von Gruppenbildung und Gruppenbindung problematisieren.

Johann Thun, Between Community and Society, the social and literary concept of the Bund (or league)

In 1922, with the category of the Bund or league, the social philosopher Herman Schmalenbach introduced a concept intended to be complementary to Tönnies' community/society dichotomy.⁸ Because of his proximity to the Jugendbewegung or youth movement, and Stefan George's social circle, Schmalenbach's term was at the interface between literature and sociology. Although the reception of his essay in sociological discourse has not been exhaustive, it is still interesting to note that in France, and in spite of a completely different sociological tradition, it was taken due note of. For instance, Jules Monnerot refers to it in his surrealist study "La poésie moderne et le sacré" (1945) and in "Les faits sociaux ne sont pas des choses" (1946). This is all the more remarkable since Monnerot, along with Georges Bataille, Pierre Klossowski and Roger Caillois had already engaged with such reflections which seem to overlap with Schmalenbach's within the Collège de sociologie a few years before - during meetings of the secret society "Acéphale", In this paper, I would like to place the category of the Bund in the contemporary Franco-German context and analyze its relation to poetry as a means promoted for forming and creating ties between social groups.^{9 10 11}

Johann Thun, Entre communauté et société: le Bund ou l'union, catégorie sociale et littéraire

En 1922, le socio-philosophe Herman Schmalenbach propose la catégorie du Bund, de l'union, un concept qui semble complémentaire à la dichotomie classique de Tönnies, communauté et société¹². Du fait de sa proximité avec les mouvements de jeunesse et du cercle autour de Stefan George, le terme de Schmalenbach se situe à la frontière entre littérature et sociologie¹³. Bien que son œuvre au sein du discours sociologique n'ait pas été lue de manière exhaustive à ce jour, il est intéressant de noter qu'en France, malgré une tradition sociologique tout à fait différente, elle fut reçue très sérieusement. Jules Monnerot s'y réfère dans son étude surréaliste La poésie moderne et le sacré (1945) et dans Les faits sociaux ne sont pas des choses (1946)¹⁴. Il est d'autant plus remarquable que, quelques années auparavant, Monnerot, accompagné de Georges Bataille, Pierre Klossowski et de Roger Caillois, avaient déjà mené des réflexions au sein du Collège de Sociologie – lors des réunions de la société secrète Acéphale, qui semblent recouper celles de Schmalenbach¹⁵. Dans cette intervention, j'aimerais situer la catégorie du Bund dans le contexte (franco-allemand) contemporain et analyser le rapport à la poésie comme moyen de propagande de la formation de groupes comme de ce qui les lie.

(faschistischen) „communauté de sang, de sol et d'intérêts.“ Vgl. Ders., *Œuvres complètes*, Bd. II, S. 385.

⁸ Herman Schmalenbach, « Die Soziologische Kategorie des Bundes » in: Die Dioskuren. Jahrbuch für Geisteswissenschaften, Munich 1922, p. 35-105.

⁹ Michael Landmann, *Figuren um Stefan George. Zehn Portraits*, Amsterdam 1982, p. 80-87.

¹⁰ Jules Monnerot, *Les faits sociaux ne sont pas des choses*, Paris 1946, p. 111-193.

¹¹ Thus, Bataille distinguishes between the antifascist "elective community" and the fascist "community made up of blood, soil and interest" (fascists) Ibid., *Œuvres complètes* II, p.385.

¹² Herman Schmalenbach, « Die Soziologische Kategorie des Bundes » in : Die Dioskuren. Jahrbuch für Geisteswissenschaften, Munich 1922, p. 35-105.

¹³ Michael Landmann, *Figuren um Stefan George. Zehn Portraits*, Amsterdam 1982, p. 80-87.

¹⁴ Jules Monnerot, *Les faits sociaux ne sont pas des choses*, Paris 1946, p. 111-193.

¹⁵ Ainsi, Bataille différencie la « communauté élective » (antifasciste) de la « communauté de sang, de sol et d'intérêts » (fasciste). Ibid., *Œuvres complètes* II, p.385.

11 :30 **Jean-Christophe Angaut, et Anatole Lucet, Expériences communautaires et pensées de la communauté au sein de la *Lebensreform***

Ce qu'on appelle *Lebensreform* (réforme de la vie) est un ensemble de mouvements de réforme nés au sein de l'Allemagne wilhelmienne (1890-1914). Son projet consiste à transformer la société en réformant la vie, aussi bien dans ce qu'elle a de plus élémentaire (la nourriture et donc l'agriculture, le logement, le vêtement, la sexualité) que dans les relations qu'elle soutient (humaines, sociales, sentimentales). Il prend sens sur le fond d'un contexte qui a vu la « modernisation » accélérée de l'Allemagne depuis le dernier tiers du XIX^e siècle – ce qui provoque dans nombre de secteurs sociaux le sentiment de l'effondrement d'un monde – et un blocage de la situation politique, alors même que le pays comprend la classe ouvrière la plus organisée au monde. Les expériences communautaires, dans lesquelles seraient mises en œuvre ici et maintenant de nouvelles formes de vie échappant aux pathologies de la modernité, apparaissent alors comme une alternative, regroupant aussi bien des anarchistes atypiques, des socialistes curieux, des membres de la bohème artiste, des intellectuels et des petits bourgeois en quête d'authenticité que des tenants de la germanité comprise en un sens racial.

Dans cette intervention, nous mobiliserons aussi bien des exemples d'implantations communautaires que la production littéraire, théorique et analytique qui les ont entourées (que ce soit pour les susciter ou pour en rendre compte), pour montrer que la notion de communauté intervient à trois niveaux dans la construction de ce « mouvement de mouvements ». Tout d'abord dans le diagnostic qui est porté sur la société allemande moderne : la modernisation est alors vécue comme la perte de la communauté. En second lieu, la communauté est rêvée, au moyen de nombre de projets, plus ou moins utopiques, comme un horizon qui ne se ramène pas à la restauration de la communauté perdue. Enfin, en tant qu'elle est expérimentée, la communauté est aussi pensée comme un moyen de transformation sociale, qui échappe aux impasses et aux travers de la réforme politique. Nous ferons l'hypothèse que le recours à l'expérimentation communautaire et la valorisation de la communauté participent d'un rapport plurivoque à la société, révélateur des ambiguïtés constitutives de ce mouvement.

Jean-Christophe Angaut, et Anatole Lucet, Community experiments and thoughts in Lebensreform

What one calls the Lebensreform (reform of life) is a group of reform movements which originated in Wilhelminian Germany (1890-1914). Its project consists in transforming society by reforming life, in its most elementary elements (food and therefore agriculture, accommodation, clothes, sexuality) as well as in the relationships it supports (human, social, sentimental). It makes sense within the context of Germany's accelerated "modernization" since the last third of the 19th century – which causes the feeling of a world collapsing in numerous social sectors – and a blockage of the political situation, even though the country has the most organized working class in the world. The communal experiences, in which new life forms would be implemented, here and now, beyond pathologies of modernity, then appear as an alternative, grouping atypical anarchists, curious socialists, members of bohemian artists, intellectuals and little bourgeois trying to find authenticity as well as upholders of Teutonicism in a racial sense. During this intervention, we will call upon examples of communal establishments as well as literary, theoretical and analytical productions which surrounded them (whether it was to generate them or account for them), to show that the notion of community comes in at three levels in the construction of this "movement of movements". Firstly, in the diagnosis which deals with modern German society: modernization is then experienced as the loss of community. Secondly, community is dreamed of, through numerous projects, which are more or less utopian, as a horizon which is not reduced to the restoration of the lost community. Lastly, as it is experienced, community is also thought of as a means of social transformation, which escapes the impasses and shortcomings of political reform. We

will make the hypothesis that resorting to communal experimentation and the valorization of community comes from a plurivocal relationship to society, indicative of the constitutive ambiguities of this movement.

12 :00 débat, discussion, Debatte

12 :15 repas de midi, lunch, Mittagessen

**Session 7 : Volksgemeinschaft et la communauté exclusive en Allemagne,
Président : Niall Bond**

14 :00 Steffen Bruendel, Vom Burgfrieden zur Volksgemeinschaft: Inklusion und Exklusion in Deutschland 1914-1924

1914 gab es einen kollektiven Solidarisierungsschub („Burgfrieden“). Als der Krieg andauerte und politische Reformen ausblieben, brachen die gesellschaftlichen Konfliktlinien wieder auf. Zwei Lager bekämpften sich: das sozialdemokratisch-linksliberale Spektrum, welches sich seit 1917 in der sogenannten Reichstagsmehrheit politisch abbildete, und das nationalkonservativ-völkische Spektrum, welches sich im Umfeld der Deutschen Vaterlandspartei sammelte. Im Kern ging es um die Frage, ob das Volk staatsbürgerlich oder völkisch zu definieren sei. Dies wurde 1918/19 nicht endgültig beantwortet. Zwar waren die zwischen 1918 und 1924 regierenden Mitte-Links-Parteien grundsätzlich systemloyal, aber auch bei ihnen verquickte sich demokratisches mit antidemokratischem Denken. Der Volksbegriff blieb umstritten und mehrdeutig. Beliebte wurde der bereits im Krieg sowohl demokratisch-inklusive als auch völkisch-exklusive definierte Begriff der „Volksgemeinschaft“. Aufgrund des verfestigten Freund-Feind-Denkens bekämpften sich die Parteien der Mitte und der Rechten weiterhin und führten die Debatten der Kriegszeit fort. Dabei zeigten sich demokratiekritische Vorbehalte im gesamten politischen Spektrum.

Stephen Bruendel, From the political truce to "Volksgemeinschaft": inclusion and exclusion in Germany from 1914 to 1924.

1914 was witness to a sudden leap in collective solidarity, called the "Burgfrieden", or political truce. While the war dragged on and no political reforms were forthcoming, society's underlying conflicts broke open once again. Two sides fought against each other: the left-wing social-democratic left-wing liberal spectrum, which had been represented since 1917 in the "Reichstagsmehrheit", the majority in the Reichstag, and the nationalist-conservative "völkisch" party, which grouped together under the banner of the German fatherland party, "Deutsche Vaterlandspartei". The heart of the questions was to find out if one defined the concept of a people through citizenship or ethnicity. In the 1918-1919 period, no definitive answer had yet been found. It is true that the parties of the center and the left, in power between 1918 and 1924, certainly showed substantial loyalty to the system, but even within them there were anti-democratic reflections mixed in with the democratic arguments. The notion of people or Volk or people remained controversial and ambiguous. "Volksgemeinschaft", "national community" or "ethnic community" was already popular during the war, both in its inclusive democratic as well as its exclusive ethnocentric meaning. Because of the strong "friend and foe" mentality, the parties of the center and the right continued to confront each other and continued the debates of the war period. Reservations critical of democracy were to be found right across the political spectrum.

Steffen Bruendel, De la trêve politique à la Volksgemeinschaft : inclusion et exclusion en Allemagne de 1914 à 1924

L'année 1914 fut témoin d'un sursaut collectif de solidarité, nommé Burgfrieden, ou trêve politique. Alors que la guerre s'éternisait et que les réformes politiques se faisaient attendre, les points de tension au sein de la société éclatèrent de nouveau. Deux camps s'affrontaient : la partie social-démocrate/libérale de gauche, représentée depuis 1917 dans ce qu'on appelait la « Reichstagsmehrheit » (majorité au Reichstag), et la partie nationaliste-conservatrice et völkisch, qui se rassemblait dans la mouvance du parti allemand pour la patrie, Deutsche Vaterlandspartei. Le cœur de la question était de savoir si l'on définissait le peuple à travers la citoyenneté ou l'ethnie. En 1918-1919, aucune réponse définitive n'avait été apportée. Les partis du centre et de gauche, au pouvoir entre 1918 et 1924, faisaient certes montre d'une loyauté substantielle envers le système, mais même en leur sein on voyait apparaître des réflexions antidémocratiques se mêlant aux arguments démocratiques. La notion de peuple demeura controversée et ambivalente. La notion de « Volksgemeinschaft », « communauté nationale » ou « État-communauté », était déjà en vogue lors de la guerre, aussi bien dans sa tendance inclusive-démocratique qu'exclusive-nationaliste. Les partis du centre et de la droite, en raison de la forte mentalité « ami-ennemi » continuèrent à s'affronter et recentrèrent le débat sur la période de guerre. C'est là qu'apparaissaient les réticences des critiques envers la démocratie dans la totalité du spectre politique.

14:30 Isabelle Grazioli, La communauté dans un terrain miné. Aspects et utilisations du mot « communauté » *dans la sphère national-révolutionnaire autour d'Ernst Jünger

La civilisation de masse que des sociologues comme Ferdinand Tönnies ou Max Weber avaient annoncé non sans inquiétude à la fin du XIX^e siècle est devenue une réalité au sortir de la Grande Guerre, premier traumatisme transnational du XX^e siècle. Si les théoriciens avaient naguère pointé l'industrialisation, l'urbanisation, la répartition du travail comme éléments déterminants des changements, les soldats allemands dans leur difficile retour à la vie civile **vivent** une crise morale d'après-défaite, dans un monde vidé pour certains de son sens et de ses repères. Dans le spectre politique allemand, de jeunes militants néo-nationalistes, activistes et anti-démocratiques, refusent de penser leur futur collectif dans une société qu'ils jugent médiocre et obsolète. Ils déclarent leur hostilité aux démocraties bourgeoises représentées par les nations ennemies et victorieuses, ils proclament la ruine du libéralisme, du parlementarisme, du cosmopolitisme, de l'idéologie issue des Lumières et du XIX^e siècle. Ces hommes sont prêts à porter dans la société des civils la guerre qui les a forgés en leur révélant de manière dramatique le sens de la vie. Au nom de l'épreuve commune qui a restitué un système hiérarchique de valeurs, ils veulent fonder de nouvelles appartenances, adaptées à l'urgence du moment politique et à l'exigence d'un temps moderne et technique, ils placent de fait au centre de la scène sociale une « communauté » virile, soldatique, élitiste et nationale.

Cette analyse s'est fixée comme champ d'investigation des articles parus sous la République de Weimar dans des organes de presse ultranationalistes, des autobiographies permettant d'éclairer les constellations personnelles des différents auteurs (Franz Schauwecker, Ernst Jünger, Ernst von Salomon), lecteurs de Nietzsche de Spengler. L'analyse du discours, du choix et de la portée des mots marquant l'appartenance à la communauté, à un sang, un destin retiendra notre attention.

Isabelle Grazioli, Community in a minefield: aspects and uses of the word “community” in the nationalist revolutionary sphere around Ernst Jünger

The mass civilization which sociologists like Ferdinand Tönnies or Max Weber had announced with some concern at the end of the 19th century became a reality after the First World War, the first transnational trauma of the 20th century. Even if theorists had formerly pointed to industrialization, urbanization, the distribution of work as determining elements of changes, the German soldiers, in their difficult return to civilian life, were going through a post-defeat moral crisis, in a world drained for some of its meaning and reference points. In the German political spectrum, young neo-nationalist, activist and anti-democratic militants refused to think of their collective future in a society they believe was mediocre and obsolete. They declared their hostility towards bourgeois democracies represented by enemy and victorious nations, they claimed the ruin of liberalism, parliamentarism, cosmopolitanism, of the ideology stemming from the Enlightenment and the 19th century. These men were ready to carry out, in this civilian society, the war which forged them by revealing the meaning of life in a dramatic manner. In the name of the common hardship which restored a hierarchical system of values, they wanted to establish new senses of belonging, adapted to the urgency of the political moment and to the needs of a modern and technical time, they therefore a virile, soldierly, elitist and national “community” place at the foreground of the social scene.

This analysis became the field of investigation for articles that appeared under Weimar’s Republic in ultranationalist press publications, autobiographies which allowed to enlighten the various authors’ personal constellations (Franz Schauwecker, Ernst Jünger, Ernst von Salomon), readers of Nietzsche and Spengler. The analysis of discourse, the choice and the extent of words marking the belonging to a community, a bloodline, a destiny will attract our attention.

15:00 Carsten Schlüter-Knauer, Gemeinschaft und Gesellschaft, Kommunitarismus und die Möglichkeiten und Grenzen gemeinsamer Meinungen

Die affektuelle Bedeutung des Meinens (Gefühlsbedeutung des Meinens) und auch Wollens (sese conservare, conatus, Spinoza; das Naturgesetz alles Lebendigen oder den universalen Schuldzusammenhang, so Adorno) hat Ferdinand Tönnies früh herausgearbeitet. Auch den ‚Druck‘, unter dem aus dem Meinungskontext eine innere Meinung entsteht/hergestellt wird. Wie ‚frei‘ sind unter solchen Möglichkeitsbedingungen der Sozialisation und der gegenseitigen Gefühlsinduktion resp. Affektsteigerung (‚primary induction‘) also die Gemeinschaftsorientierungen und unter welchen ist auch unter den Bedingungen der Moderne bis hin zu den heutigen Filterblasen eine nichttraditionale und freiheitliche Gemeinschaftsorientierung überhaupt denkbar? Schon das sokratisch/platonische Liniengleichnis und auch die KÖM skizzieren als wahre Politik oder „die wahre politische Kunst“ (Plat. Gorg., 521d, vgl. etwa Plat. apol., 30a-c, 36b-d) die aufklärende Wechselwirkung dissentierender Einzelner mit dem Kollektiv oder die Gelehrtenrepublik, um gemeinsame intellektuelle Suchprozesse zu ermöglichen und damit die Utopie einer damals noch in die Unterwelt verlegten Gemeinschaft von „Männer und Frauen“, „mit denen zu diskutieren und zu verkehren und sie zu prüfen ein unbeschreibliches Glück wäre“ (Plat. apol., 41c). Dies im Unterschied zu einer hergestellten realen Öffentlichen Meinung, die schon zu Sokrates’ Zeiten sich als eine anonyme Macht gerierte, gegenüber der Argumente schlicht versagen würden („es ist geradezu ein Kampf gegen Schatten, den ich führen muß, und meine Widerlegung verhallt in der Luft...“, Plat. apol., 18) und deren massenmediale Infotainment-Frames durch ‚soziale‘ Netzwerke noch verstärkt heute machtvoll Hegemonie – dazu nicht erst Antonio Gramsci, sondern bereits Tönnies’ Begriff der Lehre – herstellen und behaupten.

Carsten Schlüter-Knauer, Community and Society, Communitarianism and the possibility of and limits to common opinions

Early on in his thought Ferdinand Tönnies had established the affective meaning of opining and wanting (sese conservare, conatus, Spinoza; the natural law of all living beings or the universal context of guilt in Adorno's view). He had also revealed the "pressure" under which an internalized opinion arises or is manufactured in the context of opinion. So given such possible conditions of socialisation and mutual inductions of feeling or affects ("primary induction"), how "free" are orientations in a community and under which conditions are a non-traditional and free community orientation in modernity altogether conceivable? The Socratic and Platonic parable and Tönnies' Critique of Public Opinion present the enlightening mutual exchanges of dissenting individuals with the group or the Republic of Scholars as true politics or the "true political art" (Plat. Gorg., 521d, cf. Plat. apol., 30a-c, 36b-d), so as to make intellectual quests possible along with the utopia of a still subterranean community of "men and women", with "whom it would be an indescribable pleasure to discuss and interact" (Plat. apol., 41c). This contrasts to a manufactured real Public Opinion, which had already acted as an anonymous power in Socrates' day, against which arguments would simply fail ("it is a battle against shadows that I have to fight, and my refutations evaporate into thin air", Plat. Apol., 18); infotainment frames in the mass media, amplified all the more through "social" media, manufacture and assert hegemony, an idea developed by Tönnies prior to Antonio Gramsci.

Carsten Schlüter-Knauer, Communauté et Société, le communautarisme et la possibilité et les limites des opinions communes

C'était tôt dans le développement de sa pensée que Ferdinand Tönnies avait saisi la signification affective du fait de formuler une opinion et de vouloir (sese conservare, conatus, Spinoza; la loi naturelle de tout être vivant ou le contexte universel de la culpabilité selon Adorno). Tönnies avait également révélé la « pression » sous laquelle une opinion internalisée émerge ou se fabrique dans le contexte de l'opinion. Compte tenu donc des conditions possibles de la socialisation et des inductions réciproques de sentiments ou d'affects (« l'induction primaire ») : à quel point sont « libres » les orientations dans une communauté, et dans quelles conditions serait une orientation libre de communauté dans la modernité concevable ? Le parable socratique et platonique et la Critique de l'Opinion Publique de Tönnies présentent les échanges réciproques éclairants d'individus dans le désaccord avec le groupe, c'est-à-dire la République des savants comme la véritable politique ou « le véritable art politique » (Plat. Gorg., 521d, cf. Plat. apol., 30a-c, 36b-d) pour rendre des recherches intellectuelles possibles à côté de l'utopie d'une communauté toujours souterraine d'hommes et de femmes « avec lesquelles discuter et interagir serait un plaisir indescriptible » (Plat. apol., 41c). Il y a un fort contraste avec une réelle Opinion publique fabriquée, opinion qui avait déjà agi comme puissance anonyme au temps de Socrate, face à laquelle tout argument échoue simplement (« je suis obligé de mener une lutte contre les ombres et mes réfutations s'évaporent ») ; les cadres des info-divertissements dans les médias de masse, amplifiés par les médias sociaux, fabriquent et imposent leur hégémonie – une idée qu'avait développée Tönnies longtemps avant Antonio Gramsci.

15 :30 débat, discussion, Debatte

15 :45 pause-café, coffee break, Kaffeepause

Session 8 :
Communauté et Santé,
Community and Health
Gemeinschaft und Gesundheit
Présidente : Fabienne Varagnat

16:00 Elodie Berenguer, De l'intention à l'injonction : la santé communautaire entre localités et globalité

Le concept de communauté est marqué par son caractère polysémique autant que polémique. Pour autant, les dimensions politiques de ses divers usages ne sont que peu questionnées par les sciences humaines. L'étude de son application au domaine de la santé pourrait enrichir la réflexion sur la carrière de ce concept. En effet, le modèle de santé communautaire est en pleine expansion et tend à s'imposer au niveau transnational. Entendue comme un ensemble de pratiques prenant en compte les spécificités d'une communauté donnée tout en valorisant ses ressources et sa participation citoyenne, la démarche communautaire en santé semble encouragée par les institutions étatiques, les ONG, tant dans les pays du Nord que du Sud, et dans divers domaines de la santé (soins de santé primaires, pathologies chroniques, santé mentale), en véhiculant des valeurs comme le souci de l'autre, la critique de l'individualisme ou la défense des compétences locales. La généralisation des pratiques de santé communautaire contribue ainsi à remodeler les rapports sociaux et les modèles de développement. Depuis une perspective d'anthropologie politique, l'usage du concept de communauté appliqué au champ des politiques de santé apparaît problématique du point de vue de ses logiques et de ses effets. Comment penser les notions de localité, spécificité et subjectivité inhérentes au concept de communauté à l'aune de la globalisation ? Comment aborder les dimensions normative et performative de la démarche communautaire, au-delà de ses intentions inclusive et participative ? Comment éviter le piège du déni d'historicité lié à la volonté de responsabiliser une communauté dans l'« ici-et-maintenant » de sa problématique de santé ? Nous tenterons d'alimenter ces questionnements via une approche généalogique du concept de santé communautaire et une analyse d'exemples de programmes de santé communautaire issus de données ethnographiques.

Elodie Berenguer, From intention to injunction: community health between localities and globality

The concept of community is marked by its polysemous nature as much as its polemical nature. Yet, the political dimensions of its many uses are questioned very little by the human sciences. The study of its application in the field of health could enrich the reflection on the career of this concept. For the communal health model is expanding and tends to impose itself at a transnational level. Understood as a group of practices taking into account the specificities of a certain community while promoting its resources and civic participation, the communal approach in health seems to be encouraged by state institutions, NGOs, in Northern as well as Southern countries, and in multiple fields of health (primary health care, chronic illnesses, mental health), while transmitting values such as concern for others, criticism of individualism or defending local competences. The generalization of communal health practices thus contributes to remodeling social relations and development models. From the perspective of political anthropology, the use of the concept of community applied to the field of health policies seems problematic from the point of view of its logics and its effects. How does one reflect on the notions of locality, specificity and subjectivity inherent in the concept of community with regard to globalization? How does one tackle the normative and performative notions of the communal approach, beyond its inclusive and participative intentions? How does one avoid the trap consisting in the denial of historicity, linked to the will to make a community aware of its

responsibilities in the “here-and-now” of its health issue? We will attempt to fuel these discussions through a genealogical approach to the concept of communal health and an analysis of examples of communal health programs from ethnographic data.

16 :30 Emilie Moreau-Cervera et José Pedralva da Silva, Les Communautés Thérapeutiques : être ensemble pour s’individuer

Les Communautés Thérapeutiques de l’association Santé Mentale et Communautés (Villeurbanne) existent depuis bientôt 40 ans, Ce sont des lieux de vie et de soin qui œuvrent pour une psychiatrie relationnelle, inspirée par le mouvement de la Psychothérapie Institutionnelle. Après avoir rappelé brièvement l’histoire de ce mouvement de la psychiatrie, il sera question du fonctionnement et de la culture soignante des Communautés Thérapeutiques qui accueillent des personnes souffrant de troubles et d’angoisses narcissiques et identitaires (psychotiques ?) en grande difficulté d’individuation et d’autonomie. Partager et prendre en charge, à plusieurs, la vie quotidienne d’une maison, dans tous ses éléments de réalité, se confronter avec l’altérité des autres résidents, mais aussi avec le fait que l’on peut compter sur eux et que l’on peut aussi se faire du souci pour un autre, permet aux résidents une expérience de l’humanité qui leur a fait défaut, ce qui a une fonction thérapeutique. Pour conclure, une vignette clinique viendra illustrer comment les Communautés permettent de maintenir possible et vivant la reconnaissance de l’autre comme semblable et différent.

Emilie Moreau-Cervera and José Pedralva da Silva, Therapeutic communities – being together for the sake of individuation

The Therapeutic Communities of the Santé Mentale et Communautés (or Mental Health and Communities) association (Villeurbanne) have existed for nearly 40 years. They are living spaces and patient care settings made for relational psychiatry, inspired by the Institutional Psychotherapy movement. After a brief reminder of the history of this psychiatric movement, we will be dealing with the caretaking functions and culture of the Therapeutic Communities which welcome people suffering from narcissistic and identity (psychotic?) disorders and anxieties who have a very hard time with individuation and autonomy. Having several people share and take on a house’s daily life, in all its realistic elements, confronting oneself to the alterity of other residents, but also being able to count on them and worry about someone else, allows the residents to experience the humanity they lacked, which has a therapeutic role. To conclude, a clinical vignette will come illustrate how the Communities allow to maintain the recognition of the other as similar and different in a possible and lively way.

17 :00 Erwan Autès, L’introduction d’une utopie dans les politiques de santé mentale en France : l’idée de « communauté thérapeutique » (2000-2015)

Le concept de communauté recèle une forte charge normative et affective. Cette tension se révèle notamment dans les tentatives de communautés thérapeutiques (CT) en santé mentale, issues d’une convergence entre mouvement freudien, antipsychiatrie et droits des usagers : l’utopie cohabite avec le contrôle social. Pourtant le discours communautaire véhicule aussi l’idée d’une solution égalitaire aux problèmes sociaux comme le montre le cas des Groupes d’entraide mutuelle, et l’approche des soins dans la communauté. Paradoxalement, l’idée de CT n’arrive en France qu’au milieu des années 2000, suite à une circulaire de 2006, avec le projet d’hébergements au long cours en addictologie. La tension en France entre « communauté » et crainte du « communautarisme » explique ce « retard », qui peut s’appréhender dans une perspective d’anthropologie politique. Dans un premier temps, il s’agit d’analyser l’implantation de la notion de CT dans le langage administratif sur la période 2000-2015 alors que les politiques publiques se fondent sur des approches épidémiologiques et populationnelles. Dans un second temps, il s’agit de montrer, à partir d’une étude de cas en

Gironde fondée sur un travail de terrain, le fonctionnement d'une expérimentation locale en matière de CT. En conclusion, l'administration réhabilite un modèle qu'elle a contribué historiquement à réfuter et à rejeter dans la sphère privée, sans clarifier les ambivalences de recréer des communautés pour soigner.

Erwan Autès, Introducing a utopia in mental health policies in France: the idea of the “therapeutic community” (2000-2015)

The concept of community harbors a heavy normative and affective load. This tension is revealed namely in attempts at therapeutic communities (TC) in mental health, which came from a convergence of Freudian, antipsychiatry and users' rights movements: utopia goes with social control. Yet the communal discourse also conveys the idea of an egalitarian solution to social problems as is shown in the case of mutual aid groups, and the approach to care in the community. Paradoxically, the TC idea did not reach France until the mid-2000s, after a 2006 bulletin, with a long-term accommodation project in addictology. The tension in France between “community” and the fear of “communitarianism” explains this “delay”, which can be grasped from the perspective of political anthropology. Firstly, we need to analyze the establishment of the TC notion in administrative language during the 2000-2015 period while public politics were founded on epidemiological and populational approaches. Secondly, we will show, based on a case study in Gironde relying on fieldwork, the functioning of a local experimentation regarding TC. In conclusion, the administration rehabilitates a model to which it historically contributed by refuting and rejecting it in the private sphere, without clarifying the ambivalences of recreating a community to heal.

17 :30 débat, discussion, Debatte

18 : 00 Transfert à l'Institut Goethe, transfer to the Goethe Institute, Transfer zum Goethe Institut

Session 9 :**Loft du Goethe-Institut - 18 rue François Dauphin, 69002 Lyon****Une manifestation du CIERA hors les murs à l'Institut Goethe : Communauté, amour et musique****A CIERA outside event: Community, love and music****Eine Veranstaltung des CIERA außerhalb der Universität: Gemeinschaft, Liebe und Musik****Président de séance : Niall Bond****Allocution de bienvenu de l'Institut Goethe : Hannah Kabel****19:15 Tilman Allert, L'amour humain – une institution élémentaire de la vie sociale**

Une perspective sociologique sur la communauté principale qui constitue le degré de l'élasticité sociale, qui détermine la qualité des relations intergénérationnelles et qui donc peut être conçue comme clé pour les futures chances de civilisation dans les sociétés modernes. Fondée sur la capacité de pratiquer une synthèse dynamique entre différence et unité, la vie d'un couple se réalise comme une solidarité exemplaire qui se déroule parmi les exigences inévitables des sentiments ambivalents.

Tilman Allert, Human love: an elementary institution of social life

A sociological perspective of the main community which constitutes the degree of social elasticity, which determines the quality of intergenerational relations and which can thus be seen as a key for future chances of civilizations in modern societies. Based on the ability to follow a dynamic synthesis between difference and unity, life as a couple takes shape as an exemplary solidarity which unfolds among the inevitable demands of ambivalent feelings.

20 :00 La communauté musicale avec des sonates de violon de Brahms et de Fauré

Niall Bond présente une brève exploration des relations de communauté auxquelles Johannes Brahms rendait hommage à travers sa musique de chambre, notamment sa sonate de violon, suivie par des réflexions générales sur la communauté des artistes et des musiciens en particulier, et sur les expressions contemporaines de nationalisme dans la musique. Ces remarques introductives seront suivies par une interprétation de la sonate opus 78 pour violon et piano de Johannes Brahms de 1879 et du deuxième mouvement andante de la sonate numéro 1, en la majeur, opus 13 pour violon et piano de Gabriel Fauré par le violoniste Werner Hinz et le pianiste Jérôme Blanchard grâce au soutien de l'association 1901 Fugues en Liberté.

The musical community with violin sonatas by Brahms and Fauré

Niall Bond presents a brief exploration of community relations to which Johannes Brahms paid tribute through his chamber music, namely his violin sonata, followed by general reflections on the community of artists and musicians in particular, and on the contemporary expressions of nationalism in music. These introductory comments will be followed by an interpretation of the 1879 violin and piano sonata opus 78 by Johannes Brahms and Gabriel Fauré's second andante movement of the number one sonata, in A major, opus 13 for violin and piano by the violinist Werner Hinz and the pianist Jérôme Blanchard thanks to the support of the 1901 Fugues en Liberté association.

Vendredi, 18 mai, Friday, May 18, Freitag, den 18. Mai, ENS Buisson, salle des conférences

Session 10 :

La communauté dans la pensée française

Community in French thought

Gemeinschaft im französischen Denken

Président : Rémi Astruc

9:00 Camille Collin, La communauté du don

En avril 2011, le Comité consultatif national d'éthique enjoignait le législateur à insister sur le « caractère relationnel » du don d'organe ¹. C'est que le don, nous expliquait-il ainsi, « est témoignage d'un lien avant d'être un transfert de bien » ². Aux détracteurs d'une politique nationale d'incitation au don, qui perçoivent un risque de productivisation du corps des individus, les bioéthiciens répondent ainsi que non seulement le don d'organe ne s'inscrit pas dans une logique de gouvernement économique des vies humaines, mais qu'il soutient, au contraire, le renforcement d'une communauté sociale structurée sur l'acte même du don de soi. Reprenant les catégories formulées par Didier Fassin quant à la « nouvelle économie morale » contemporaine, l'enjeu serait ici d'interroger, en s'extrayant progressivement du texte proposé par le CCNE, les potentialités d'une appréhension de la communauté qui entend l'humanité à la fois comme une espèce et un sentiment ³. Au travers de la chaîne du don se formulerait alors le modèle d'une nouvelle perception des relations entre l'individu et sa communauté, alliant proximité biologique et perception éthique du partage d'une même vulnérabilité. Faire corps avec la communauté impliquerait-il donc l'obligation de faire don de soi?

Camille Collin, *The community of the gift*

In April of 2011, the National advisory committee of ethics joined the legislator in insisting on the “relational nature” of organ donation. It explained that donations “are proof that there is a connection before becoming a transfer of goods”. To the critics of national donation incentive politics, who perceive a risk of commoditization of the individuals’ bodies, bioethicists thus answer that not only does organ donation not follow an economic government of human life logic, but that it supports, on the contrary, the reinforcement of a social community structured on the very act of self-donation. Picking up on the categories formulated by Didier Fassin in relation to the contemporary “new moral economy”, the challenge here would be to question, by progressively extracting ourselves from the text proposed by the CCNE, the potentialities of an apprehension to the community which understands humanity as a species and a sentiment. Through the donation chain would thus be formed the model of a new perception of the relations between individuals and their community, combining biological proximity and ethical perception of sharing a same vulnerability. Would being part of a community therefore imply having to donate one’s self?

9:30 Matilde Duclos, Publics passionnés : penser la communauté et ses limites avec Gabriel Tarde

Dans cet article, je m'appuierai sur le concept de *public* développé par Gabriel Tarde dans *L'Opinion et la foule* - qu'il distingue de la foule en le définissant notamment comme « une dissémination d'individus séparés et dont la cohésion est toute mentale » - pour mettre en lumière un mécanisme à l'origine des *communautés sensibles*. Ce faisant, je construis un pont disciplinaire entre la psychologie sociale et la théorie politique qui me permet à la fois d'insister sur l'actualité du concept de public et sur sa portée heuristique, mais aussi de dévoiler les limites politiques du « nous » qui unit ces collectifs en m'appuyant sur la théorie des *passions*.

A l'aide de plusieurs exemples récents (attentats, publication de photos « choc », etc.), je montrerai que ce sont les *passions* ressenties en commun par des spectateurs réunis en *public* qui forment le sentiment d'appartenance à une communauté sensible. Je soulignerai ensuite que l'effet cohésif des passions n'a d'égal que leur potentiel destructeur : dotée des armes de la colère, la *compassion* ainsi générée est susceptible de nourrir des spirales de violence et de fragiliser les valeurs politiques de liberté et de justice.

Matilde Duclos, Passionate publics: conceiving of community and its limits with Gabriel Tarde

In this article, I will draw on the concept of public developed by Gabriel Tarde in L'Opinion et la foule (or Opinions and crowds) – which he differs from the crowd namely by defining it as “a dissemination of separated individuals and whose cohesion is completely mental” – to highlight a mechanism at the root of sensitive communities. By doing this, I am building a disciplinary bridge between social psychology and political theory which allows me to insist on the relevance of the concept of public and its heuristic scope, but also to unveil the political limits of the “we” which unites these collectives by relying on the passions theory.

Thanks to numerous recent examples (terrorist attacks, the publication of “shocking” photos, etc.), I will show that the passions felt in common by spectators gathered in public are what form the feeling of belonging to a sensitive community. I will then stress that the cohesive effect of passions only has an equal in its destructive potential: provided with the weapons of anger, compassion thus generated is susceptible to foster spirals of violence and weaken the political values of freedom and justice.

10:00 Julie Gaillard, L'équivoque de la communauté républicaine : penser le conflit des légitimations avec Jean-François Lyotard

Lyotard remet sur le métier la question de la communauté à travers le prisme d'une philosophie de la phrase qu'il confronte aux analyses du « mythe nazi » de Nancy et Lacoue Labarthe ainsi qu'aux textes historico-politiques de Kant. Le « Nous » républicain engage un sujet collectif souverain qui ne tire sa légitimité que de soi-même : « nous » est à la fois législateur et obligé de la loi, selon une réversibilité constitutive. Or, à partir d'une analyse minutieuse des mécanismes discursifs par lesquels la communauté républicaine s'institue, Lyotard aboutit au constat d'une équivocité inhérente au « Nous », qui recouvre deux types de communauté répondant à des modes de légitimation opposée : une communauté réelle légitimée et soudée par des petits récits populaires et/ou nationaux d'essence locale et exclusive ; et une communauté idéale légitimée par l'Idée d'émancipation universelle, horizon que la communauté réelle se donne pour devoir et destin. Je propose de sonder les enjeux de cette équivocité républicaine, et les dangers, à l'heure du déclin de l'horizon d'universalité, d'une résurgence de la légitimation communautaire par le mythe.

Julie Gaillard, The equivocal republican community: reflections on conflicting legitimacies with Jean-François Lyotard

Lyotard brings back to the forefront the issue of community through the prism of a philosophy of the phrase which he confronts to the analyses of Nancy and Lacoue Labarthe's “Nazi myth” as well as Kant's historical-political texts. The republican “We” engages in a collective sovereign subject which only gets its legitimacy from itself: “we” is a legislator as well as an obligation by law, as per a constitutive reversibility. Yet, according to a meticulous analysis of discursive mechanisms through which the republican community establishes itself, Lyotard ends up noting an equivocality inherent in the “We”, which covers two types of community responding to opposing legitimation methods: a real community which is legitimized and close-knit due to popular and/or national short stories of a local and exclusive essence; and an ideal

community legitimized by the Idea of universal emancipation, a horizon that the real community gives itself as a duty and a destiny. I propose an exploration of the implications of this resurgence in communal legitimation through myth.

10 :30 débat, discussion, Debatte

10 :45 pause-café, coffee break, Kaffeepause

Session 11 :

La communauté dans le monde

Community in the world

Die Gemeinschaft in der Welt

Président de séance : Niall Bond

11 :00 Pei Wang, The imagination of community in ancient China

The most common Chinese translation of "community" is "社群" (shequn), which is mainly influenced by the translation and introduction of crucial works of Western sociology and political science. However, there are obvious differences between “社群”(shequn) in modern Chinese and “社”(she) “群”(qun) in ancient Chinese. If there exists any tradition of “community” in ancient China, then it must have been preserved in “群”(qun). In this article, we try to explain the uses of terms for “community” in ancient China and how it impacted the reception and translation of the Western terms “community” and “society”. In the first part, we discuss the translation and reception of the term “community” in China. In the second part, we analyse the meanings of “社”(she) “群”(qun) in ancient Chinese, especially how Confucians used “群”(qun). In the last part, we clarify that the imagination of community in ancient China is a limited certain community with boundaries, namely, all-under-Heaven (天下) regulated by hierarchically ethical ritual, which influenced the translation and reception of the terms as “community” and “society”.

Pei Wang, La communauté sans communautés

La traduction chinoise la plus courante de « communauté » est « 社群 » (shequn), ce qui est principalement influencé par la traduction et l'introduction d'œuvres cruciales de la sociologie occidentale et la science politique. Cependant, il y a des différences évidentes entre « 社群 » (shequn) en chinois moderne et « 社 » (she) « 群 » (qun) en ancien chinois. S'il existe une tradition de « communauté » en Chine ancienne, alors cela a dû être préservé en « 群 » (qun). Dans cet article, nous essayons d'expliquer les usages des termes pour « communauté » en Chine ancienne et comment cela a eu un impact sur la réception et la traduction des termes occidentaux « communauté » et « société ». Dans la première partie, nous discutons de la traduction et la réception du terme « communauté » en Chine. Dans la deuxième partie, nous analysons les significations de « 社 » (she) « 群 » (qun) en Chine ancienne, surtout comment les confucianistes utilisaient « 群 » (qun). Dans la dernière partie, nous clarifions que l'imagination de la communauté en Chine ancienne est une certaine communauté limitée, à savoir, tous-sous-le-Paradis (天下), réglementée par un rituel hiérarchiquement éthique, qui a influencé la traduction et la réception des termes « communauté » et « société ».

11 :30 Arnaud Milanese, Triangle, La communauté dans la pensée politique américaine des années 20 : communauté et démocratie dans le débat entre Lippmann et Dewey

Lorsqu'on parle de communauté, dans la pensée politique des années 20 et 30, aux États-Unis, on se réfère essentiellement à un certain idéal démocratique incarné par Jefferson. Dans l'imaginaire politique collectif, Jefferson représente une défense des communautés locales, des sous-ensembles de la population américaine unis par un territoire étroit et un mode de vie qui les amènent à privilégier les rapports de face à face. Leur distance à l'égard du reste de la société américaine est supposée suffisante pour que ce que chacun connaît des autres et des problèmes que l'ensemble qu'ils forment rencontrent constitue une compétence à même de traiter les problèmes internes à cette communauté et de représenter, face au reste de la société, une défense éclairée de leurs intérêts. Tel serait l'ancrage communautaire d'un exercice collectif du *self-government*, donc l'incarnation d'un idéal démocratique, qui, en retour, permet au mieux à chaque individu de s'accomplir dans l'existence.

Cet idéal jeffersonien, qui impliquait une réelle méfiance à l'égard des prérogatives du gouvernement fédéral, va être mis à mal, au cours des années 20, aux États-Unis. Il s'agira, dans cette intervention, d'étudier la manière dont Lippmann va formuler les critiques les plus retentissantes de ce modèle : le mythe de la communauté locale n'est que le pendant d'un certain idéal démocratique, aussi dominant, depuis Aristote, qu'il est illusoire. S'il n'a jamais été pertinent, aux yeux de Lippmann, l'âge de la « Grande Société », produite par l'industrialisation, en révèle mieux que jamais les faiblesses. C'est donc contre le mythe de la communauté locale qu'il faut repenser la démocratie. En même temps, ne perd-on pas, avec le concept de communauté, toute possibilité d'une vie démocratique ? C'est la question qui guide l'analyse critique que Dewey développe contre Lippmann, au chapitre 5 du *Public et ses problèmes* (1927) : si l'heure n'est plus à la communauté locale, semble-t-il, quelque chose comme une « grande communauté » est-il pensable ? En quoi s'agit-il encore d'une communauté et dans quelle mesure s'affranchit-elle de ce que Jefferson entendait par communauté locale ? Telles sont les questions que nous voudrions poser pour illustrer la manière dont le problème de la communauté a travaillé la pensée politique nord-américaine, avant le communautarisme.

Arnaud Milanese, Community in American political thought in the 1920s: community and democracy in the debate between Lippmann et Dewey

When community is spoken of, in the political thought of the 1920s and 30s, in the United States, it is essentially a democratic ideal represented by Jefferson which is referred to. In the political collective imaginary, Jefferson represents a defense for local communities, subgroups of the American population united by a narrow territory and a lifestyle which leads them to favour face to face relations. Their distance with regards to the rest of American society is supposed to be sufficient when it comes to what everyone knows about others and the problems of the entity they form constitute a competence able to address problems internal to this community and represent, in the face of the rest of society, an enlightened defense of their interests. This would be the communal anchoring of a collective exercise of the self-government, and thus the incarnation of a democratic ideal, which, in return, best allows every individual to become accomplished in existence.

This Jeffersonian ideal, which implied a real distrust for the federal government's prerogatives, was to be crippled, during the 20s, in the United States. The goal of this intervention will be to study the way in which Lippmann will express the most resounding criticisms of this model: the myth of the local community is but the counterpart of a certain democratic ideal, as dominant, since Aristotle, as it is illusory. Even if it was never relevant, in Lippmann's mind, the age of the "Great Society", produced by industrialization, reveals its weaknesses better than ever. It is thus against the local community myth that democracy needs to be rethought. Then again, do we not lose, with the concept of community, all possibility of democratic life? It is the question

which leads the critical analysis which Dewey develops against Lippmann, in the 5th chapter of The Public and Its Problems (1927): if it is not time for local communities anymore, it seems, is something like a “great community” imaginable? How is it still a community and to what extent does it appropriate what Jefferson meant by local community? These are the questions that we would like to ask to illustrate the manner in which the problem of community has worked the North-American political thought, before communitarianism.

12 :00 Sylvie Mesure, Pour une communauté ouverte. Réflexions à partir de Tönnies

Dans son ouvrage majeur de 1887, *Communauté et société*, Tönnies définissait la communauté comme une « communauté de sang, de lieu, et d’esprit », un état social caractérisé par l’harmonie et la concorde, par l’entente entre des membres unis dans la chaleur d’une vie commune régie par des coutumes, des mœurs, une foi partagée où le tout règne sur les parties et où les liens personnels sont forts. Sa vision de la communauté reposait sur une conception de l’appartenance qui semble aujourd’hui étrangère à la Modernité. Elle faisait fond sur une conception essentialiste de la culture conçue comme un tout uniforme et fermé qui ne laissait guère de place à l’individualité. Si cette conception a pu être reprise dans les années 80 par certaines versions « dures » du multiculturalisme, elle ne fait plus guère de sens aujourd’hui dans un monde à la fois globalisé, où les cultures ne peuvent plus se penser indépendamment les unes des autres, et fortement individualisé. Pourtant la pensée de Tönnies reste encore d’une surprenante actualité en ce qu’elle nous engage à réfléchir aujourd’hui encore sur ce qui définit pour nous les conditions d’un monde partagé. Dans ma communication, je voudrais montrer que si Tönnies a bien identifié un niveau fondamental d’appartenance - nous sommes tous insérés dans une société particulière caractérisée par une histoire et une culture singulières auxquelles nous sommes attachés - ce niveau n’est pas exclusif d’autres types d’appartenance et d’autres types de loyauté. Ainsi, comme l’a démontré Dominique Schnapper, est-il possible de penser au-delà de la « communauté ethnique et culturelle », pour employer ses propres termes, une « communauté de citoyens » qui la transcende sans la nier. Comme il est possible également de concilier les deux premiers niveaux d’appartenance avec celui de notre commune inscription dans l’humanité. Après avoir montré que les trois derniers niveaux d’appartenance évoqués - communauté ethnique et culturelle, communauté des citoyens, communauté humaine - ne peuvent s’articuler qu’à partir d’une conception désubstantialisée ou désontologisée de la culture – sans laquelle le concept même de culture ne peut mener à mon sens qu’à l’idée d’une « guerre des civilisations » et à la promotion des « identités meurtrières » -, je m’attacherai tout particulièrement au troisième niveau d’appartenance mentionné et défendrai l’idée d’un cosmopolitisme réflexif, critique et dialogique, qui devrait s’entendre aussi comme un « cosmopolitisme situé » (*rooted Cosmopolitanism*), pour employer l’expression de Kwame Anthony Appiah dans son livre de 2012, *Cosmopolitanism : Ethics in a world of Strangers*. J’essaierai également de montrer que le cosmopolitisme ainsi défini permet de combiner nos différentes appartenances sans contradiction ni schizophrénie et qu’il est possible, dans un monde globalisé et culturellement différencié, de se penser simultanément comme un citoyen attaché à son pays, mais aussi, par-delà les frontières, comme un « citoyen du monde » concerné par notre avenir commun.

Sylvie Mesure, For an open community. Reflections starting with Tönnies

In his major work of 1887, Community and society, Tönnies defined community as a “community of bloodline, place, and mind”, a social state characterized by harmony and concord, by the agreement between members united in the warmth of a cohabitation governed by shared customs, values and faith where the whole reigns over the parts and where personal ties are strong. His vision of community was based on a conception of belonging which nowadays seems foreign to Modernity. Its background was an essentialist conception of culture

*designed as a uniform and closed-off entity which did not leave room for individuality. Although this vision was taken up again in the 80s by certain “hard” versions of multiculturalism, it does not make much sense these days in a world which is globalized, where cultures can not be reflected upon independently anymore, and strongly individualized. Yet Tönnies’s thought is still surprisingly accurate as it engages us to reflect, still today, on what defines the conditions of a shared world for us. During my intervention, I would like to show that even though Tönnies truly identified a fundamental level of belonging – we are all inserted in a particular society characterized by a singular history and culture to which we are attached – this level is not exclusive to other types of belonging and other types of loyalty. Thus, as it was demonstrated by Dominique Schnapper, is it possible to think beyond the “ethnic and cultural community”, to use her own words, a “community of citizens” which transcends it without denying it. As it is also possible to conciliate the first two levels of belonging with that of our common inclusion in humanity. After having shown that the last three levels of belonging mentioned – ethnic and cultural community, community of citizens, human community – can only function around a concept of culture without substance or deontology – without which the very concept of culture can only lead, in my opinion, to the idea of a “war of civilizations” and to the promotion of “murderous identities” -, I will particularly insist on the third level of belonging mentioned and defend the idea of a reflexive, critical and dialogical cosmopolitanism which should also be understood as a “situated cosmopolitanism” (rooted Cosmopolitanism), to use Kwame Anthony Appiah’s expression in his 2012 book, *Cosmopolitanism: Ethics in a world of Strangers*. I will also try to show that cosmopolitanism, defined in this way, allows a combination of our different senses of belongings without contradiction or schizophrenia and that it is possible, in a globalized world which is culturally differentiated, to think of one’s self as a citizen attached to their country, but also, beyond the borders, as a “world citizen” concerned with our common future.*

12:30 débat, discussion, Debatte

12:45 Repas de midi, lunch, Mittagessen

Session 12 :

La communauté des citoyens

The community of citizens

Die Gemeinschaft der Bürger

Président : Rémi Astruc

14:15 Dominique Schnapper, *La communauté des citoyens*

Session 13 :**La communauté et la relation dans la littérature****Community and relations in literature****Die Gemeinschaft und die Beziehung in der Literatur****Président : Rémi Astruc****15 :00 Evelyne Lloze, « L’imaginaire relationnel » de Chamoiseau, entre commun et communauté**

En se référant à la pensée de la Relation de Glissant (cf. « Notre nécessité aujourd’hui : d’affirmer une communauté non *face à l’autre*, mais *en relation à l’autre* », *L’Intention poétique*) qu’il amende, précise et développe, Chamoiseau, dans ses essais comme dans ses romans, ne dissocie jamais travail d’écriture et pensée politique, recherche proprement poétique et engagement éthique. Il refuse toujours ainsi « les vieilles symboliques communautaires » (*La matière de l’absence*) ou les « communautés monolithiques » (Entretien, 2017), en quête toujours de « bougement » propice à découvrir tout l’horizon des « modalités du juste-vivre au monde » (*Frères migrants*) et à informer un « imaginaire relationnel » (*Césaire, Perse, Glissant*) capable lui, de faire « intelligence en nous » (*Frères migrants*) et vers le nous.

Sachant combien souvent « le poétique précède le politique » (Entretien), Chamoiseau s’emploie donc à inventer, penser, écrire hors « corsets communautaires » pour tenter, avec tous « les cris du monde » (*L’intraitable beauté du monde*) qu’il fait résonner dans ses textes, de « construire un nouvel imaginaire, celui d’une maison-terre » (Entretien), démarche propre sans doute à fonder à nouveau une conscience collective, à recouvrer le sens du commun, l’utopie d’une communauté.

C’est pourquoi nous essaierons, en nous attardant essentiellement sur les essais de Chamoiseau, sans pour autant négliger certains de ses romans – n’y a-t-il pas réflexion sur la « communauté antillaise » dans *Texaco* par exemple ? –, d’explorer ce qu’il en est de la notion de communauté dans son œuvre, les avatars, les modalités, les représentations qui la constituent et sur lesquels elle s’établit, de « l’écrire-ouvert » au « faire-parler-ensemble » (*Ecrire en pays dominé*), la part éthique comme politique qui la caractérise, l’espace qu’elle occupe, la dimension sociale et existentielle également qui la définit, la force spéculative qui la requiert ici, et l’espérance éthique enfin, qui la meut et à laquelle elle tente surtout de donner corps.

Evelyne Lloze, Chamoiseau’s “relational imaginary” between the common and the community

By referring to Glissant’s thought of Relation (cf. “Our necessity today: to affirm a community not in the face of others, but in relation to others”, L’Intention poétique) which he amends, clarifies and develops, Chamoiseau, in his essays as well as in his novels never dissociates writing and political thought, the quest for poetry in the narrower sense and ethical commitment. He thus always refuses “the old communal symbols” (La matière de l’absence) or the “monolithic communities” (interview, 2017) always searching for “movement” conducive to the discovery of the whole horizon of “modalities of just-living in the world” (Frères migrants) and to the informing of the “relational imaginary” (Césaire, Perse, Glissant) capable of creating “intelligence within us” (Frères migrants) and towards us.

Knowing how often “the poetic precedes the political” (interview), Chamoiseau thus works towards inventing, thinking, writing outside of the “communal corsets” to attempt, with all “the cries of the world” (L’intraitable beauté du monde) which he makes resonate in his texts, to “construct a new imaginary, one of an earth-home” (interview), undoubtedly an approach to found a new collective conscience, to recover the sense of what is common, the utopia of a community.

This is why we will try, by primarily insisting on Chamoiseau's essays, without neglecting some of his novels – is there not reflection on the “Caribbean community” in Texaco, for example? -, to explore the notion of community in his work, the avatars, the modalities, the representations which constitute it and on which it is established, from the “open-writing” to the “make-speak-together” (Écrire en pays dominé), the ethical as well as political portion which characterizes it, the space it takes up, the social and existential dimension which defines it, the speculative force which requires it here, and finally the ethical expectancy which moves it and to which it especially tries to give substance.

15 : 30 Elizabeth Bouzonviller, Rires et Tricksters comme ciment des communautés autochtones nord-américaines

Les stéréotypes à propos des Amérindiens ont mis en avant l'idée du bon sauvage en voie de disparition ou celle du guerrier farouche, au visage austère. Les écrivains amérindiens contemporains ont choisi de renverser ces stéréotypes en s'appuyant sur l'humour, un « humour de survie » mais aussi un humour venu d'une longue tradition autochtone que les Occidentaux ont préféré ignorer. Nous nous proposons de nous pencher sur cette question d'un humour fédérateur et de son représentant traditionnel autochtone, le *trickster*, qui sont des caractéristiques de la littérature amérindienne contemporaine, avec des écrivains comme Louise Erdrich, Susan Power, Thomas King, Gerald Vizenor ou Thomas Highway. Cette force du rire soude les communautés autochtones de façon inattendue au sein d'une modernité issue de la culture occidentale et leur offre un véritable espace de pouvoir post-colonial.

Elizabeth Bouzonviller, Laughs and tricksters as a cement of indigenous communities in North America

American Indian stereotypes have put forth the idea of good savages soon to be extinct or that of the fierce warrior, with an austere face. Contemporary American Indian authors decided to flip those stereotypes by using humour, a “survival humour” but also a humour coming from a long native tradition which Westerners preferred to ignore. We would like to discuss this idea of a federative humour and its traditional native representative, the trickster, which are characteristics of contemporary American Indian literature, with writers such as Louise Erdrich, Susan Power, Thomas King, Gerald Vizenor or Thomas Highway. This power of laughter unites native communities in an unexpected way within a modernity stemming from Western culture and offers them a true space for post-colonial power.

16 :00 Louis Nana, L'En-commun : un « tiers-lieu » pour penser le « principe » de communauté” selon la pensée postcoloniale d'Achille Mbembe

Dès son second ouvrage traitant de questions postcoloniales, *Sortir de la grande nuit* (2010), Achille Mbembe propose une lecture intéressante de l'expérience de la colonisation. Pour lui, cette dernière fut une rencontre manquée, une possibilité de communauté ratée. Même si le mot - « communauté » - n'apparaît pas abondamment ni ouvertement dans ses écrits, l'idée d'un vivre-ensemble y est prégnante. Le penseur de la postcolonie adopte ainsi, dans *Politiques de l'inimitié* (2016) la notion d'en-commun qu'il semble préférer à celle de communauté, et à laquelle certains de ses lecteurs accorderont un grand intérêt notamment l'économiste et philosophe Felwine Sarr dans son *Afrotopia* (2016), ou encore l'anthropologue et historien Abdourahmane Seck. C'est qu'il semble en effet que, pour l'auteur de *Critique de la raison nègre* (2013), le choix d'user de la notion d'en-commun n'est pas une simple fantaisie terminologique. Elle garantirait une neutralité quand la seule mention du mot « communauté » déchaîne les passions. Dès lors, « tiers-lieu » pour penser le « principe de communauté » sans passions ni parti pris, l'en-commun semble central dans la conception que Mbembe a du vivre-

ensemble, et du devenir-ensemble du monde vers lequel semble pointer sa pensée postcoloniale. Notre proposition envisage dès lors de présenter cette notion, et de la soumettre au questionnement. Que renferme-t-elle ? Qu'apporte-t-elle, ou peut-elle apporter, de nouveau dans le rapport au concept de communauté - et à son idée : comment l'éclaire-t-elle ou, *a contrario* se substitue-t-elle à lui ?

Louis Nana, In common: a Third Location or neutral terrain on which to conceive of the “community principle” in Achille Mbembe’s postcolonial thought

As early as in his second work around postcolonial issues, Sortir de la grande nuit (2010), Achille Mbembe proposes an interesting reading of the colonisation experience. For him, the latter was a failed encounter, a missed possibility of community. Even if the word – “community” – does not appear abundantly or openly in his written works, the idea of a living-together is strong. The post-colony thinker thus adopts, in Politiques de l’inimité (2016), the notion of in-common which he seems to prefer over the notion of community and in which some of his readers were to be very interested, namely the economist and philosopher Felwinne Sarr in his Afrotopia (2016), or the anthropologist and historian Abdhourahmane Seck. It seems that indeed, for the author of Critique de la raison nègre (2013), the choice to use the notion of in-common is not a simple terminological fantasy. It was chosen to guarantee neutrality when just the mention of the word “community” stirs up passions. Henceforth, a “third place” to reflect on the “principal of community” without passions or biases, the in-common seems central in the vision Mbembe has of the living-together, and the becoming-together of the world to which his post-colonial thought seems to point. Our proposition considers thereupon presenting this notion, and to question it. What does it enclose? What new things does it bring, or can it bring, in the relation to the concept of community – and to its idea: how does it enlighten it or, on the contrary, supersede it?

16 :30 débat et pause, discussion and break, Diskussion und Pause

Session 14 :

Communauté et le commun

Community and the common

Gemeinschaft und das Gemeinsame

Président : Rémi Astruc

17 :00 Jean-Luc Nancy : Paradoxes et apories du commun

Le mot « commun » a deux sens peu compatibles, sinon opposés. Le mot « communauté » n'a pas de sens déterminé (pas plus que « communisme »). En revanche il a connu depuis presque un demi-siècle un très remarquable renversement de valeur si on pense au terme « communitarisme ». Que nous disent ces aventures sémantiques du « co » ou de « l'avec » en général ?

Jean-Luc Nancy : Paradoxes and aporia of the common

The word “common” has two meanings which are hardly compatible, if not opposed. The word “community” has no determined meaning (no more than “communism”). However, it has witnessed over almost half a century a very remarkable reversal of value if we think of the term “communitarianism”. What do these semantic adventures of the “co” or the “with” tell us in general?

19 :30 Diner du colloque, conference dinner, festliches Abendessen

Le samedi, 19 mai, Saturday May 19, Samstag, den 19. Mai, Grand amphithéâtre de l'Université Lumière Lyon 2

Session 15 :

Communauté, genre et famille

Community, gender and family

Gemeinschaft, Gender und Familie

Présidente : Françoise Orazi

9:00 Lila Braunschweig, Combien la communauté a-t-elle de sexes ? Genre et reconnaissance aux frontières légales de la communauté

Cette communication vise à interroger le concept de communauté dans son rapport aux catégories de sexe à partir d'une analyse comparative de deux décisions juridiques : une de la cour de cassation française du 4 mai 2017 qui assoit la différence sexuelle comme constitutive de l'ordre juridique et social et l'autre de la cour constitutionnelle allemande du 10 octobre 2017 qui contraint le législateur à introduire pour les personnes non-binaires et intersexes une catégorie supplémentaire à l'état-civil. Il s'agira dans un premier temps de montrer que l'appartenance à la plupart de nos communautés traditionnelles, en particulier celles organisées par le droit (qu'elles soient politiques, professionnelles, familiales ou éducatives) est conditionnée par l'identification de chaque membre à l'un des deux sexes. Cette entrée par le genre permettra ainsi d'analyser les rapports complexes et, à première vue, inextricables entre la question de la communauté et celle de reconnaissance. Qu'avons-nous besoin de savoir des un.e.s et des autres pour faire communauté ? Cette dernière peut-elle se passer de la binarité, voire même de la reconnaissance, et en particulier de la reconnaissance du genre ?

Lila Braunschweig, How many sexes does the community have? Gender and recognition and the legal limits of community

This intervention seeks to question the concept of community in its relation to the categories of sex based on a comparative analysis of two judicial decisions: one by the French court of cassation on May 4th 2017 which establishes sexual difference as constitutive of the judicial and social order and the other by the German constitutional court on October 10th 2017 which forces the legislator to introduce an additional category into civil status for non-binary and intersex people. Firstly, it will be shown that the sense of belonging to most of our traditional communities, particularly those organized by rights (whether it's political, professional, familial or educative), is conditioned by the identification of each member to one of two sexes. This entrance through gender will then allow analyses of complex and, at first glance, inextricable relations between the issue of community and that of recognition. What do we need to know about others to make up a community? Can the latter do without binarity, or even recognition, particularly recognition of gender?

9 :30 Mylène Charon, Le ventre des femmes, lieu de la communauté ? Figures féminines dans l'art contemporain aborigène

Nous tâcherons de penser l'intention en lien avec la maternité. Comment, dans le contexte de la Génération Volée et de l'aliénation des mères aborigènes, l'intention maternelle est-elle un acte de résistance à l'acculturation ? Comment penser le viol colonial et ses effets, du rapport non consenti à une maternité désirée ? Nous interrogerons la transmission : assignée au genre féminin, elle devient dans un contexte de revendication de souveraineté indigène, une obligation, un devoir de mémoire. Le mélange des genres artistiques permet-il de réconcilier différentes identités, en particulier pour les individus issus du métissage ? Nous tenterons enfin d'articuler communauté et territoire pour penser les revendications foncières aborigènes et la

question de la légitimité des personnages féminins à mener les luttes décoloniales. La re-tribalisation fonctionne-t-elle comme mythe fondateur qui escamote et exclut ? Ce que portent en gestation les figures féminines, n'est-ce pas la complexité et la beauté du chaos-monde ?

Mylène Charon, The womb, a place of community? Feminine figures in contemporary aboriginal art

We will reflect upon the intention linked to maternity. How, in the context of the Stolen Generation and the alienation of aboriginal mothers, is the maternal intention an act of resistance to acculturation? How to think of colonial rape and its effects, from a non-consensual act to a desired maternity? We will question the transmission; assigned to the female gender, she becomes, in a context of an indigenous sovereignty claim, an obligation, a duty of remembrance. Does the mix of artistic genres allow to reconcile different identities, particularly for individuals of mixed origins? Lastly, we will attempt to articulate community and territory to reflect on aboriginal property demands and the issue of the legitimacy of female characters to lead decolonial fights. Does re-tribalization work as a founding myth which glosses over and excludes? Is what feminine figures carry gestationally not the complexity and the beauty of the world-chaos?

10 :00 Gabrielle Radica, La communauté familiale et les limites du libéralisme

Si la progression des liens sociaux et contractuels au détriment des liens communautaires au sein de la famille est confirmée par divers phénomènes historiques convergents, il reste difficile et peu souhaitable de renoncer tout à fait à la notion de communauté pour comprendre la famille, sa vie, ses biens, ses liens. Ce sont les limites du libéralisme philosophique qui sont en jeu, d'un libéralisme toujours plus individualiste et aveugle aux dimensions familiales de la vie individuelle. Or, Sandel le repère dans le domaine politique, la notion de bien est amputée lorsqu'on renonce à son aspect collectif, reçu d'une communauté qui nous précède et nous englobe, au profit des seuls objets que vise la volonté individuelle. Une pensée libérale authentique de la famille se doit justement de reconnaître cet aspect communautaire persistant des normes familiales modernes, pour le concilier avec la liberté et l'égalité. Nous suggérerons que cette tension entre société et communauté familiale n'est insurmontable ni chez Rousseau ni Hegel, et qu'elle a pu être forcée par des lectures contemporaines (par Tönnies qui la fige en la fixant, par l'opposition entre statut et contrat, par Starobinski, Baczkowski qui parlent d'une communauté domestique chez Rousseau quand ce dernier parle de « société »).

Gabrielle Radica, The family community and the limits to liberalism

Even though the progression of social and contractual ties at the expense of communal ties within the family is confirmed by various converging historical phenomena, it is still difficult and not very desirable to completely give up on the notion of community to understand family, its life, its assets, its connections. The limits of philosophical liberalism are at stake, of a liberalism that is always more individualistic and blind to the familial dimensions of an individual life. Yet, Sandel spots it in the political domain, the notion of the good is severed when you abandon its collective aspect, coming from a community which precedes us and encompasses us, for the exclusive benefit of objects that are targeted by individual will. An authentic liberal thought of family must justly recognize this persistent communal aspect of modern familial norms, to conciliate it with freedom and equality. We will suggest that this tension between society and familial community is not insurmountable in Rousseau or Hegel's works, and that it could have been forced by contemporary readings (by Tönnies who freezes it by setting it, through the opposition between status and contract, by Starobinski, Baczkowski who talk about a domestic community in Rousseau's work when the latter speaks of "society").

10 :30 débat avec la salle et pause, discussion and break, Debatte und Pause

Session 16 :

Nouvelles conceptions de communauté

New conceptions of community

Neue Begriffe der Gemeinschaft

Président : Niall Bond

11 :00 Jean-Claude Soulages, Une archéologie de la notion de public sur la dissolution de la notion de grand public des médias traditionnels au profit de diasporas ou communautés digitales

Nous interrogerons la notion de public qui, du champ politique et civique, a glissé progressivement vers le champ médiatique. Manifestement cette notion est loin d'être un « fait social » dans le sens que lui donnait Durkheim, c'est tout autant une construction sociologique, économique et plus récemment médiatique. Car, à l'origine ce sont les publics politiques qui ont été les rouages de la constitution de cette communauté imaginée de la nation moderne, accompagnant ce public du « capitalisme de l'imprimé » (Anderson) qui donnera vie à l'espace public d'Habermas. Cette notion de public va à nouveau glisser avec l'apparition des médias de masse et l'émergence quasi miraculeuse d'un « grand public » singulier mais clivé, public citoyen et public consommateur. Public qui apparaît de plus en plus aux yeux de nombreux observateurs comme une pure fiction statistique que les experts de la communication ont déshistorisé et dépolitisé.

Or la notion de public, dès ses origines, demeure un paradigme pragmatique et non la simple addition de calculs. Le public est une instance pro-active et non pas une entité arithmétique et inerte. Et c'est ce qui apparaît de toute évidence avec l'apparition d'Internet. Les audiences captives des médias de masse, calculées et construites par les instruments des instituts de sondage se sont métamorphosées en publics. De fictions statistiques, elles sont devenues des diasporas pro-actives, identifiées et tracées. Ces audiences que les médias traditionnels avaient captées et arraisonnées dans le tunnel de leurs programmes se sont transformées en publics pluriels avec leurs demandes mais aussi leurs performances. L'espace public s'est émietté pour laisser place à un nouvel espace public poreux et non plus hermétique comme l'ancien espace public habermassien avec ses entrées et ses guichets et des publics alternatifs et secondarisés sont apparus en plein jour. Ce « grand public » de la radio ou de la télévision est en train de se dissoudre, en même temps que l'hégémonie médiatique des anciens médias. Lui ont désormais succédé d'autres écrans, d'autres interfaces et d'autres publics pluriels mais aussi des liens transversaux qui les unissent, et une conversation globale et quotidienne dont nous parlait déjà il y plus d'un siècle Gabriel Tarde. A l'aide d'exemples puisés dans les « néomédias » (Manovitch) nous chercherons à illustrer ces hypothèses.

Jean-Claude Soulages, An archaeology of the concept of the public – on the dissolution of the concept of the public at large in traditional media to the benefit of digital diasporas or communities

We will question the notion of public which, coming from the political and civic field, progressively slid towards the field of media. Clearly this notion is far from being a “social fact” in the sense which was given to it by Durkheim, it is just as much a sociological, economic and more recently a media construct. Because, originally, the political publics were the machinery behind the establishment of this imagined community of the modern nation, accompanying this public of “capitalism of the printed” (Anderson) which will give life to the public space of Habermas. This notion of public will slide once again with the appearance of mass media and the almost miraculous emergence of a singular “general public” but cleaved

as a citizen public and a consuming public. A public which is appearing to numerous observers more and more like a pure fiction statistic that communication experts have dehistoricized and depoliticized.

Yet the notion of public, since its origins, remains a pragmatic paradigm and not the simple addition of calculations. The public is a pro-active instance, not an arithmetic and inert entity. And that is what is evidently coming to light with the appearance of the Internet. Audiences captive of mass media, calculated and constructed by the tools of polling organizations, have metamorphosed into publics. From fictional statistics, they have become pro-active diasporas, identified and traced. These audiences which traditional media had captivated and boarded in the tunnel of their programs have transformed into plural publics with demands but also performances. The public space fell apart to make way for a new porous public space, not airtight like the old Habermasian public space with its entrances and windows and alternative and secondary publics appeared in the middle of the day. This “general public” of radio or television is dissolving, at the same time as the hegemony of old medias. They have now been succeeded by other screens, other interfaces and other plural publics but also transversal connections which unite them, and a global and daily conversation which Gabriel Tarde had already talked to us about over a century ago. Using examples drawn from “neomedias” (Manovitch), we shall seek to illustrate these hypotheses.

11:30 Fabienne Martin, La communauté intelligente

Dans ses diverses conceptualisations, le terme de communauté a rarement été employé seul, que ce soit en anthropologie (la communauté villageoise, la « petite » communauté de Redfield, la communauté versus société chez Tönnies, Weber, voire Lévi-Strauss, la *communitas* inséparable de la liminarité chez Turner) ou au-delà (la communauté désœuvrée puis affrontée de Nancy, celle inavouable de Blanchot, qui vient d’Agamben, ou encore immunitaire d’Esposito). Une nouvelle qualification est récemment apparue, énonçant de nouvelles formes de liens, appelées par une situation environnementale préoccupante et fondées sur la technologisation des existences : la communauté « intelligente » (ou *smart community*). C’est cette nouvelle idéologie (ou intention) communautaire qui se formule en tous points du monde, que je propose de présenter, en particulier le nouvel espace commun qu’elle dessine et le réagencement relationnel radical qu’elle entraîne, réduisant l’élément humain à un composant, parmi d’autres, au service du bon fonctionnement de l’ensemble, et où se redéfinissent des notions telles que l’éthique ou la responsabilité.

Fabienne Martin, The intelligent community

*In its diverse conceptualizations, the term of community has rarely been employed alone, whether it be in anthropology (the village community, Redfield’s “small” community, Tönnies’s community versus society, Weber, even Lévi-Strauss, Turner’s inseparable *comunitas* of liminality) or beyond (Nancy’s inoperative and then confronted community, Blanchot’s unspeakable community, coming from Agamben, or even Esposito’s immune community). A new qualification has appeared recently, expressing new forms of connections, called upon by a worrying environmental situation and based on the technologization of existence: the “intelligent” community (or *smart community*). It is this new communal ideology (or intention) which is being developed in every part of the world, that I am offering to present, particularly the new common space it draws up and the radical relational rearranging it causes, reducing the human element to a component, among others, at the service of the proper functioning of the whole, and where notions such as ethic or responsibility are redefined.*

12 :00 Constance Ruiz et Pascal Béguin, « Faire communauté professionnelle ». Réflexions à partir du travail de construction de l'identité du métier d'illusionniste

La communication proposera de mener une réflexion sur les mécanismes de formation, de maintien et de construction des communautés. Nous nous centrerons sur les manières de « faire communauté » au travail à partir d'une interrogation sur le rôle qu'occupe une communauté de travail dans la construction de l'identité professionnelle chez les illusionnistes. Malgré un fort contexte lié au secret, la formation et le maintien de leur communauté apparaît en effet essentiel à la construction identitaire, individuelle et collective, du métier d'illusionniste. Quatre dimensions sont à l'œuvre dans la construction de l'identité : la construction de cette communauté dans l'Histoire ; la morphogenèse de l'illusionnisme dans l'Histoire ; l'individu parmi ses pairs, au sein de sa communauté ; et l'illusionniste en tant que représentant de sa communauté face à autrui. Nous verrons ainsi comment, au regard de la fabrication de la communauté, les individus se construisent un métier.

Constance Ruiz et Pascal Béguin, Creating a professional community. Reflections on the construction of the identity of the illusionist profession

The intervention will offer to lead a reflection on the formation, maintenance and construction mechanisms of communities. We will focus on the ways to “make community” at work starting with a questioning of the role a work community has in the construction of a professional identity for illusionists. Despite a strong context linked to secrecy, the formation and the maintenance of their community seems to be essential to the individual and collective construction of the identity of the illusionist’s profession. Four dimensions are at work in the construction of identity: the construction of this community in History; the morphogenesis of illusionism in History; the individual among their peers, within their community; and illusionism as a representative of their community in the face of others. We will thus see how, in terms of fabrication of community, individuals construct a profession for themselves.

12 : 30 débat avec la salle, discussion, Debatte

12 :45 Repas de midi, lunch, Mittagessen

Session 17 :

Actualité du débat sur la communauté

The topicality of the debate on community

Aktualität der Gemeinschaftsdiskussion

Présidente : Agnès Delahaye

14 :15 Andrew Vincent, The anatomy of the people

One term which has disconcertingly surged up the European political vernacular is ‘the people’. It has an antique origin, however the present essay concentrates on its use within more contemporary *populist* discourse. In fact, it can be seen as a foundation-stone of populism as an ideological form. More trickily it might also be described as a ‘fellow-traveller’ with various articulations of nationalist and communitarian thinking, as well as being an antagonist to multi-group conceptions of society. Both nationalism and populism clearly do share many features. Both focus on the elusive notion of the *people*, the people being seen as a cryptic indivisible entity; although one might need to add here that sometimes substantial sections of the people are not the ‘real people’. The metier of both is concerned with myths, imagination, metaphors and visceral feelings. Both can (in certain contexts) generate anxiety, fear, a continuous sense of looming betrayal, and an alertness to imaginary enemies. They also both tend mutate within the ideological spectrum. As in nationalism, populism emphasises an implicit egalitarianism; all are equal members of the people, as all are equally members of the nation. Consequently

elites (of any type) are by definition potential enemies of the people. Charismatic spokespersons (which populism definitely requires) only apparently vocalise the people. They are tribunes or delegates of the people, not its representatives. The people, or co-equally the nation, thus embody popular sovereignty. In this context, logically, why would one even need political parties (certainly not multiple parties) to 'represent' the people? The popular democratic sovereign will of the people requires no intermediary and no institutional arrangements. The people speak for themselves via referenda or plebiscites. There is no necessity for elaborate conversations, institutional assemblies or elections of parties. Yet it should be noted that this is still not an unsullied invitation to mass participation. Nonetheless the people, or the nation, is seen to speak directly for itself.

Paradoxically in authorizing the people via referenda, populists are, in fact, appealing to one core property of democracy. This property stands like a shadow overhanging representative democracy. Can the two dimensions of democracy be reconciled? The people's will is the national will. It is not a protest against established powers, it rather claims to articulate the actual authority of the people, which (according to proponents) necessarily takes priority over ossified institutions, like Parliaments or elected assemblies. Further both populism and nationhood are conceptually hollow terms – vacuums waiting to be filled by other ideological structures. Both nationalism and populism thus appeal to the elusive authority of popular sovereignty, which forms a volatile dimension of democracy, something which is also intrinsically hostile to group diversity and to the complex processes and institutions of representative government. The indivisibility of the people (particularly in the context of immigration or multiculturalism) provides little solace for those who yearn for any more liberal or tolerant sense of politics. In addition, the invocation of the people frequently downplays or shows deep impatience with processes of rational deliberation or debate and frequently prioritizes instead emotion, identitarianism and the mythic. Reasoned argument could only be a distraction or inhibition to the grasp and expression of visceral national or popular feeling. My paper will thus explore the current febrile anatomy (or phenomenology) of the 'people' in contemporary political thought.

Andrew Vincent, L'anatomie du peuple

Un terme qui a fait un bond déconcertant dans le vernaculaire politique européen est « le peuple ». Il a une origine antique, cependant l'essai présent se concentre sur son usage dans des discours populistes plus contemporains. À vrai dire, il peut être considéré comme une pierre angulaire fondatrice du populisme en tant que forme idéologique. De façon plus complexe, il peut aussi être décrit comme « compagnon de voyage » avec une variété d'articulations de la pensée nationaliste et communautaire, en plus d'être un antagoniste pour des conceptions multiculturelles de la société. Le nationalisme et le populisme partagent clairement tous les deux de nombreuses caractéristiques. Les deux se concentrent sur la notion évasive du peuple, le peuple étant considéré comme une entité indivisible cryptique ; bien qu'un des deux aurait peut-être à y ajouter que parfois des sections importantes du peuple ne sont pas le « vrai peuple ». Leur champ d'expertise est préoccupé par les mythes, l'imagination, les métaphores et les sentiments viscéraux. Les deux peuvent (dans certains contextes) générer de l'angoisse, de la peur, un sentiment continu de trahison imminente, et une vigilance par rapport à des ennemis imaginaires. Ils ont aussi tous les deux tendance à muter dans le spectre idéologique. Comme dans le nationalisme, le populisme met en valeur un égalitarisme implicite ; tous sont des membres égaux du peuple, comme tous sont des membres égaux de la nation. En conséquence, les élites (de tous types) sont par définition des ennemis potentiels du peuple. Les porte-paroles charismatiques (absolument requis par le populisme) ne font, apparemment, que donner voix au peuple. Ce sont des tribunes ou des délégués du peuple, pas ses représentants. Le peuple, ou à son égal la nation, représente donc la souveraineté populaire. Dans ce contexte,

logiquement, pourquoi même aurait-on besoin de partis politiques (certainement pas plusieurs partis) pour « représenter » le peuple ? La volonté populaire démocratique souveraine du peuple ne requiert aucun intermédiaire et aucun arrangement institutionnel. Le peuple parle pour lui-même via des référendums ou des plébiscites. Pourtant, il devrait être dit que ce n'est toujours pas une invitation immaculée à la participation en masse. Néanmoins, le peuple, ou la nation, est considéré comme pouvant parler pour lui-même.

Paradoxalement, en autorisant le peuple via des référendums, les populistes font, en fait, appel à une propriété centrale de la démocratie. Cette propriété se tient comme une ombre surplombant la démocratie représentative. Les deux dimensions de la démocratie peuvent-elles être réconciliées ? La volonté du peuple est la volonté nationale. Ce n'est pas une protestation contre les pouvoirs établis, on revendique plutôt l'articulation de l'autorité réelle du peuple, ce qui (selon les partisans) est forcément prioritaire par rapport aux institutions ossifiées, comme les parlements ou les assemblées élues. De plus, aussi bien le populisme que le statut de nation sont des termes conceptuellement vides : des aspirateurs qui attendent qu'on les remplisse d'autres structures idéologiques. Le nationalisme et le populisme font donc tous les deux appel à l'autorité évasive de la souveraineté populaire, qui forme une dimension volatile de démocratie, quelque chose qui est aussi intrinsèquement hostile à la diversité de groupe et au processus et institutions complexes du gouvernement représentatif. L'indivisibilité du peuple (en particulier dans le contexte de l'immigration ou du multiculturalisme) ne fournit que peu de réconfort à ceux qui aspirent à un sens politique plus libéral et tolérant. De plus, l'invocation du peuple montre une profonde impatience ou minimise souvent les processus de délibération ou de débat rationnels et met fréquemment en priorité plutôt l'émotion, l'identitarisme et le mytique. Les arguments raisonnés pourraient seulement être une distraction ou une inhibition à la compréhension et l'expression de la nation viscérale ou le sentiment populaire. Ma dissertation explorera donc l'anatomie (ou phénoménologie) fébrile actuelle du « peuple » dans la pensée politique contemporaine.

14 :45 Lucien Oulabbib, La Communauté comme « bien vivre et amitié » (Aristote) « mission historique » (Heidegger) « ami et ennemi » (Schmitt) « sentiment d'appartenance et source de divisions » (Leo Strauss) : quelles délimitations positives et négatives en déduire et à mettre à l'épreuve d'aujourd'hui ?...

Aristote met semble-t-il en avant le fait que la Cité ne peut pas être une simple communauté de lieu, ce n'est pas seulement la Polis mais aussi la Politeia, non seulement vivre ensemble, mais être ensemble, c'est-à-dire se sentir bien ensemble ; et le fait même de « sentir » cette sorte de présence affective, au sens à la fois esthétique et thétique, qui dégage donc un bien-être, celui de la vie bonne vécue ensemble, en quoi est-il cependant aussi source de divisions ? Après avoir dégagé comment les quatre auteurs visités envisagent les quatre dimensions proposées et de quelle manière leurs réponses suscitent interrogations et critiques (en particulier s'agissant de Heidegger et Schmitt), sera questionné également comment tout ceci se répercute aujourd'hui dans divers endroits du monde, en particulier en Europe (montée des mouvements dits « populistes » crise larvée et de longue durée du « politique »), au Proche Orient (conflit israélo-palestinien, affrontement chiite/sunnite), en Asie (Corées, Pakistan/Inde, Birmanie...), aux Amériques (le phénomène néo-bolivarien, le « trumpisme » les tea party...), en Afrique (difficulté de la constitution de la notion d'Etat de droit dans un contexte tribal) ...

Unité et/ou diversité... Globalisation, mondialisation, régionalismes, crises identitaires multiformes, craquèlement, émiettement, fédéralisme, recentralisation, monde uni/poly/oligo/polaire..., toutes ces questions mériteraient, à elles seules, des énonciations distinctes, mais n'est-il pas possible de les éclairer en synergie par ce concept de « Communauté » saisie également dans les quatre dimensions proposées, concept que l'on

pourrait par ailleurs ne pas opposer irréductiblement mais plutôt dialectiquement à celui de « Société » ?

La gageure de cette proposition sera de considérer que si l'on met en crise une vision techniciste scientifique des rapports au monde tablant sur une uniformisation/standardisation des modes de vie détachés en quelque sorte de leur dimension culturelle au sens fort (celui d'Hannah Arendt) il peut être possible de ne pas opposer ou de rendre indifférentes de manière irréductible « les » communautés les unes aux autres au sens où il ne s'agirait pas de refuser ou de combler l'absence de « valeurs communes » mais de mettre en avant la notion de conditions morphologiques aptes à rendre possible co-existence *et* altérité au sens fort de confrontation/coopération pacifique telle que Marcel Mauss a pu la conceptualiser dans son analyse du « don » (dégagée de l'interprétation étroite d'un Bataille) au profit d'une perception symbolique forte (à la façon de Gilbert Durand) un Mauss mettant par exemple en avant la notion de « hau », d'esprit/force, qui enveloppe chaque ob/jet propre à chaque Communauté et qu'il s'agirait de saisir alors dans sa singularité/particularité et aussi dans son universalité ; ce qui impliquerait non plus uniformité, mais unicité du fond (ce que cela apporte de manière entéléchique et téléologique à toutes les communautés) et diversité de la forme (ce qui permet à toutes les communautés de trouver leur propre entéléchie...). Il s'agira alors fort de cette problématique d'en observer les conditions réelles de possibilité dans le monde d'aujourd'hui.

Lucien Oulahbib, Community as “living well and friendship” (Aristotle), a “historic mission” (Heidegger), “friend and enemy” (Schmitt), “the feeling of belonging and a source of divisions” (Leo Strauss): what positive and negative delimitations can be deduced and tested today?

It seems that Aristotle puts forth the fact that the City can not be but a community of place, it is not only the Polis but also the Politeia, not only living together, but being together, that is to say feeling good together; and the very fact of “feeling” this sort of affective presence, in the esthetic sense as well as the thetic sense, which thus gives off a well-being, that of a good life experienced together, how is it however the source of divisions? After having explained how the four mentioned authors envision the four proposed dimensions and how their answers bring about questions and criticisms (particularly when it comes to Heidegger and Schmitt), we will also question how all of this reverberates in different parts of the world, especially in Europe (rise in so-called “populist” movements, the latent and long crisis of the “political”), the Middle East (Israeli-Palestinian conflict, Shiite/Sunite confrontation), in Asia (Korea, Pakistan/India, Burma, etc.), in the Americas (the neo-Bolivarian phenomenon, “Trumpism”, the tea parties, etc.), in Africa (difficulty constituting the notion of the rule of law in tribal contexts)...

Unity and/or diversity... Globalization, regionalisms, multiform identity crises, cracking, crumbling, federalisms, recentralization, uni/poly/oligo/polar..., all these issues would deserve, in and of themselves, distinct statements, but is it not possible to enlighten them in synergy through this concept of “Community” also seized in the four proposed dimensions, a concept that could furthermore not be opposed irreducibly but rather dialectically to the concept of “Society”?

The challenge of this proposition will be to consider that if one puts into a state of crisis a technical scientific vision of relations to the world capitalizing on a uniformization/standardization of lifestyles somewhat detached from their cultural dimension in the strong sense (that of Hannah Arendt), it can be possible to not oppose or make indifferent the “multiple” communities to one another in an irreducible manner in the sense that it would not be an issue of refusing or filling the void of “common values” but rather to put forth the notion of morphological conditions able to make possible co-existence and alterity in the strong sense of peaceful confrontation/cooperation such as Marcel Mauss was able to conceptualize it in his analysis of “donation” (built off of the narrow interpretation of Bataille) to the benefit

of a strong symbolic perception (in Gilbert Durand's manner), a Mauss highlighting for example the notion of "hau", of mind/force, which envelops each object peculiar to each Community and which would then need to be understood in its singularity/particularity as well as its universality; this would not imply uniformity, but uniqueness of content (what it brings in terms of entelechy and teleology to every community) and diversity of form (which allows every community to find their own entelechy...). This problem will thus be a matter of observing its real conditions of possibilities in today's world.

15:15 Françoise Orazi, The liberal individual, identity politics and community

There is no doubt that the individual is at the heart of the liberal *Weltanschauung*, if only because of its focus on individual freedom which can be described as liberalism's main or core value. In the early historical phases of the liberal ideology, the individual was a relatively straightforward notion: The Enlightenment had established the individual as a rational being capable of autonomous thought and self-determination. Moreover, the individual was constructed as having equal rights, be they natural or the consequence of the rule of law. This rather stable notion has been increasingly challenged as alternative definitions of the individual have surfaced, owing, notably, to the input of sociology, psychology and, more recently, of a radical postmodern critique of domination and power as well as of communitarianism. It can be contended that the latter two, despite their many differences, rely on the notion of identity to argue that the universal vision of the individual which is at work in the liberal approach is a fallacy and that, more specifically, it fails to consider the question of identity. From this perspective, identity politics and liberalism are at odds. As a member of a specific community, race or gender, the individual is subjected to a specific experience or culture which the universalist illusion denies, leading, in turn, to the failure to acknowledge oppression, thereby adding to it. Yet recent liberal theory has evolved to incorporate pluralism while liberal political parties have increasingly supported minority rights. Although liberalism still advocates a public sphere where individuals are treated as equal citizens with the same rights and the same duties, it is no longer blind to difference.

Yet this development is not without difficulties. Recent critics have denounced the failure of identity politics to strive for the general good, creating a situation where identification with a specific community ultimately endangers the cohesion of the national community. On the other hand, minority rights activists still have cause for concern and may legitimately criticize liberal societies for continuing discrimination. Lastly the notion of identity is itself a difficult one, which can hardly be reduced to membership of a given community.

Françoise Orazi, L'individu libéral, le jeu politique d'identités et la communauté

Il n'y a aucun doute que l'individu soit au cœur du *Weltanschauung* libéral, ne serait-ce qu'à cause de l'accent sur la liberté individuelle qui peut être décrite comme étant la valeur principale ou centrale du libéralisme. Lors des premières phases historiques de l'idéologie libérale, l'individu était une notion assez claire : Les Lumières avaient établi l'individu comme un être rationnel capable de pensée autonome et d'autodétermination. De plus, l'individu était construit comme ayant des droits égaux, qu'ils soient naturels ou la conséquence de l'État de droit. Cette notion plutôt stable est de plus en plus contestée avec l'apparition de définitions alternatives de l'individu, en raison, notamment, de la contribution de la sociologie, la psychologie et, plus récemment, la critique postmoderne radicale de la domination et du pouvoir ainsi que le communautarisme. On peut prétendre que ces deux derniers, malgré leurs nombreuses différences, s'appuient sur la notion d'identité pour disputer que la vision universelle de l'individu qui est utilisée dans l'approche libérale est une erreur et que, plus précisément, elle n'arrive pas à considérer la question de l'identité. De ce point de vue, les politiques d'identité et le libéralisme se contredisent. En tant que membre d'une communauté, d'une race ou d'un

genre spécifique, l'individu est sujet à une expérience ou une culture spécifique que l'illusion universaliste nie, menant, du coup, à l'impossibilité de reconnaître l'oppression, ainsi y ajoutant. Pourtant, la théorie libérale récente a évolué pour incorporer le pluralisme tandis que les partis politiques libéraux soutiennent de plus en plus les droits des minorités. Bien que le libéralisme prône toujours une sphère publique où les individus soient traités comme des citoyens égaux avec les mêmes droits et les mêmes devoirs, il n'est plus aveuglé face à la différence.

Cependant, ce développement n'est pas sans difficultés. Des critiques récents ont dénoncé l'échec des politiques d'identité quant à la lutte pour le bien général, créant une situation où l'identification à une communauté spécifique met en danger, à terme, la cohésion de la communauté nationale. D'un autre côté, les activistes pour les droits des minorités ont toujours de quoi s'inquiéter et peuvent légitimement critiquer les sociétés libérales pour leur continuation de la discrimination. Enfin, la notion d'identité est en elle-même difficile, ce qui ne peut guère être réduit à l'appartenance à une communauté donnée.

15 :45 débat et conclusions, discussion and conclusions, Diskussion und Schluss

Interprètes, interpreters, Dolmetscher:

français-allemand, French-German, Französisch-Deutsch

Marie Gravey

Isabelle Dujet

français-anglais, French-English, Französisch-Englisch

Bernadette Goth

Deirdre Givois

Communauté – carrière d’un concept entre compassion, tribalisme et intention
Du 16 au 19 mai 2018 à l’ENS Lyon et à l’Université de Lyon

Une notion clef dans la constitution de la modernité, de premier plan dans toutes les sciences de l’homme et de la société, est celle de la *communauté*, qui souffre, selon l’avis de Raymond Plant en 1974, d’un manque d’interrogation, d’analyse et de théorie dans les débats où ce terme est évoqué. Alors que nous trouvons le terme communauté, *community*, *Gemeinschaft*, *comunidad* dans les ères culturelles sur lesquelles nous nous proposons d’enquêter, nous trouvons que les débats sociaux et politiques sont souvent cantonnés dans des langues, avec des ouvertures occasionnelles – surtout à l’occasion de la traduction d’ouvrages scientifiques – qui aboutissent à un débat international.

La *communauté* sera au centre d’un colloque international, intitulé *Communauté – carrière d’un concept entre compassion, tribalisme et intention*, organisé à l’UMR l’IHRIM et ancré au laboratoire d’excellence Constitution de la Modernité (COMOD) à l’Institut des Sciences de l’Homme avec de nombreux laboratoires partenaires. Il aura lieu à l’ENS de Lyon et à l’Université de Lyon. Nous cherchons à considérer les termes politiques et sociaux dans leurs évolutions historiques, en rendant ces interrogations *internationales* et *interculturelles*, en portant une attention particulière aux points d’entrée auxquelles des aspects de débat sur la communauté passent d’une culture à une autre à travers des traductions ou des mouvements sociaux ou politiques, parfois transnationaux. Et nous prendrons en considération des usages profanes et minoritaires à l’extérieur des discours politiques, sociaux, économiques et universitaires. Des champs *d’impact* comprennent ainsi des études de tels discours, des identités communautaires et des communautarismes, mais vont bien au-delà ; l’enquête longitudinale Harvard Grant Study a déterminé que la chaleur des rapports humains pendant toute une vie était le facteur déterminant de la satisfaction de vie, et un aspect central sur lequel le réseau se penchera est la « communauté » en tant que besoin humain, compris, par exemple, dans le développement de la « thérapie communautaire ». La « communauté » a des conséquences pour la santé individuelle et collective. Elle est également un enjeu de débats sociaux, politiques et économiques.

Si ce colloque vise à retracer les usages du concept et les réalités auxquelles il correspond principalement dans les espaces germanophone et francophone, notre regard s’ouvre également à d’autres espaces. Un point de départ de la réflexion sur la communauté est l’ouvrage *Communauté et Société* de Ferdinand Tönnies, publié en 1887. Un aspect durable de cet ouvrage présent dans tous les débats autour de la « communauté » est la question à savoir quels *rapports humains*, ou généralement, quels aspects du *monde* extérieur au sujet sont subjectivement *essentiels*, et quels aspects sont *arbitrairement* aliénables. L’*analyse critique* des pensées sur la communauté portera sur les *racines*, les *réceptions* et la *transformation* principalement au dix-neuvième et au vingtième siècles, mais aucune époque n’est exclue. L’une des pulsions clefs derrière la notion tönniessienne de « communauté » est la compassion, concept fondateur, selon Schopenhauer, de tout réflexe éthique ; toutefois, le terme « communauté » est souvent évoqué pour souligner la nature sélective de la compassion, légitime selon divers tribalismes surtout à l’égard d’une tribu, défini selon les liens sanguins et le lieu : ces interrogations sont particulièrement pertinentes à une époque de retribalisation.

Le colloque retracera la *carrière de ce concept* dans les différentes aires culturelles. Tönnies a établi une distinction qui est à la fois typologique et fondatrice d’une philosophie de l’histoire linéaire, marquée par le progrès de l’individualisme, typique des philosophies de l’histoire du dix-neuvième siècle comme celle du statut au contrat (Maine), mais avec des valeurs qui relativisent la seule lecture progressiste. Quelles philosophies de l’histoire, qui implique des *ordres normatifs*, se rapportent à un récit de déclin de ou de montée de liens de communauté ? Différentes valeurs du libéralisme moderne – la liberté individuelle comme valeur purement

positive, et le confort individuel aux dépens de l'engagement – ne sont pas présentées comme purement positives dans *Communauté et Société*, et alors que Tönnies était politiquement engagé pour la liberté individuelle, la tolérance, l'égalité, la neutralité religieuse de l'Etat et la liberté de la pensée et de la science, certaines questions qu'il a soulevées visent les fractures dans le consensus de la modernité ; cela explique d'une part pourquoi des forces politiques sociales opposées en ont fait une réception contrastée et d'autre part l'urgence des questions soulevés dans l'ouvrage aujourd'hui. Quelles philosophies de l'histoire se rapportent au déclin ou à la montée de liens communautaires ? Où trouvons nous de la communauté « authentique » ? Quels penseurs et mouvements ne soutiennent pas l'idée que la rationalisation entraîne forcément *une perte d'émotivité* ?

En interrogeant la *qualité* des rapports humains et la mesure dont certaines relations sont *essentielles*, quelles constructions de l'homme et de la communauté trouvons-nous dans la pensée moderne ? Si Tönnies était persuadé que la communauté émergeait *de la nature organique* – du sang ou du lieu – Schopenhauer avait trouvé le potentiel de l'action éthique dans la capacité d'agir sur la base de la *compassion*. La question anthropologique des fondations de la communauté interroge nos instincts les plus profonds. La *détermination quantitative du groupe social* mène à la question : quelle est l'échelle de la communauté ? Le lien de communauté est visible dans les rapports d'égalité mais aussi dans les rapports de pouvoir et de hiérarchie. Nous demanderons dans quelles pensées et dans quels mouvements le lien communautaire se fonde forcément sur *l'égalité*, ou s'il est *de nature hiérarchique*.

Si Tönnies construit sa conceptualisation de *Gemeinschaft* sur les fondements d'une représentation conservatrice normative de la cellule de communauté ou la famille nucléaire traditionnelle – la représentation de son époque – quels sont les enseignements des sciences humaines de notre époque sur les liens familiaux et sur la possibilité de « faire communauté » dans les sociétés de nos jours ? Comment évoluent les perceptions du signifiant « communauté » avec des nouvelles configurations et pratiques sociales et l'évolution de la pensée sur le *genre* ? Il s'agit d'étudier non seulement l'évolution d'une idée, mais aussi son ancrage dans les pratiques et sa légitimité dans les discours contemporains.

Des défenseurs d'une acception *exclusiviste* de la notion de communauté, en dépit de certaines lectures *d'inclusion universelle*, qui vont jusqu'à *dépasser les frontières entre humains et d'autres espèces*, trouvent une justification déjà dans la définition même de « communauté » par Tönnies : toute « *vie commune ... exclusive* ». Les *communautés imaginées* ont été constituées par une histoire conflictuelle de classe et de nation, chacune liée à des mythes, comme l'indique Carl Schmitt. Quels sont les usages de « communauté » dans les mouvements qui lient l'identité politique à la classe et à la nation ? Quelles sont les mobilisations de l'opposition entre communauté et société pour une compréhension de la citoyenneté ? Quelles sont *les frontières et les limites* de communauté autant sur le plan d'intensité qu'en termes de la territorialité ? Quels sont les usages des juristes du terme « communauté » à tous les niveaux ? La probabilité d'une survie d'éléments de la communauté dans la pensée de Tönnies est liée à la résolution de la « question sociale » par redistribution, par *Selbsthilfe* et par *Staatshilfe*. Quel est le rôle de l'Etat-providence dans la réalisation de différents idéaux de communauté ? Dans quelle mesure le concept de communauté est-il mobilisé par les mouvements qui soutiennent ou s'opposent à l'Etat-providence ?

Les termes *Gemeinschaft* et plus particulièrement *Volksgemeinschaft*, en raison de sa mobilisation pendant le troisième Reich, ont connu un certain refoulement et il y a eu ce que nous pouvons appeler un déni de communauté après la guerre. Le rapport ambivalent de l'école de Francfort et de la sociologie allemande de l'après-guerre méritent une attention particulière. Une autre démarche consistait à neutraliser et à dévitaliser la notion de communauté, comme lorsque Karl Deutsch adopte le terme « *security community* » dans les années 1950 ; certains

considèrent la dénomination de la Communauté européenne comme une démarche allant dans le même sens.

Charles Taylor situe le débat qui opposera, plus tard, les « *communitarians* » aux « *liberals* » dans une controverse qui existe depuis trois siècles. Notre stratégie est de reprendre l'histoire réelle de ces concepts pour en analyser la véritable genèse historique, les contradictions, les limites ainsi que les conditions de leur réception effective. Nous proposons d'aller davantage dans les profondeurs de la réception de la notion de communauté, qui a été portée par des courants multiples politiques, sociaux et économiques. Nous proposons de travailler sur le fait langagier en interrogeant les terminologues sur la façon dont ils constituent des corpus représentatifs non seulement d'écritures canoniques mais également d'écritures non-canoniques répandues dans la société civile. Les linguistes s'intéresseront également à des communautés comme condition de l'existence de langues et de dialectes qui conditionnent l'appartenance à des communautés. Quelles sont les raisons pour l'ascendance ou le déclin de l'emploi d'un mot ? De nos jours, le terme « *die Community* » en allemand est employé comme alternatif au terme « *die Gemeinschaft* » ; pourquoi ?

Pendant le siècle qui a suivi la publication de l'ouvrage de Tönnies, de nombreux auteurs francophones ont écrit au sujet de la communauté : Maurice Blanchot, Emmanuel Levinas, Emmanuel Mounier, Georges Bataille, Jean-Luc Nancy, Dominique Schnapper, pour ne nommer que quelques-uns. Les supposés pour une réflexion sur l'appartenance diffèrent en Allemagne, en France et encore ailleurs : quelles sont les différences à côté des influences dans la réflexion sur la communauté entre les cultures linguistiques ? Quels sont les rapports entre les débats francophones et germanophones, en comparant par exemple les polémiques autour de la notion des « communautarismes » et de la « communauté nationale » en France avec les polémiques autour de la notion de « *Volksgemeinschaft* » en Allemagne ? La notion de « communauté » est redevenue centrale dans des débats philosophiques français et francophones à partir des années 1980, et la réflexion française sur la communauté, entre autres chez Bataille, Nancy et Schnapper, est liée à un autre état sociétal que la réflexion allemande, dont les racines remontent au Second Empire et encore plus loin au romantisme. Quelle influence a eu l'histoire des mœurs, des sciences et de la philosophie sur notre façon d'appréhender la « communauté » ?

Le terme « communauté » est évoqué à des moments où l'on est confronté aux limites du libéralisme. Nous proposons d'analyser les positions très diverses autour de ce terme dans les débats politiques et sociaux, mais surtout dans les controverses épistémologiques, qui remontent à l'opposition entre le rationalisme et l'historisme et selon Tönnies, à l'opposition entre le rationalisme et l'empirisme. Le débat est autant social que politique, autant épistémologique qu'éthique. Notre *lecture croisée* est destinée à proposer et à confronter des perspectives sur les questions de *l'intégration des minorités dans des états multiculturels* et de *l'évolution de la société* qui enrichiront les débats dont les termes ont souvent été effacés. Les objectifs scientifiques sont 1) une analyse du besoin d'autrui chez les êtres humains, 2) une discussion ouverte des mécanismes impliqués dans la formation et le maintien des communautés, en prenant en compte leurs avantages tout comme leurs inconvénients, 3) un bilan des débats dans les espaces germanophone et francophone sur la nature et les limites de la communauté, 4) des ouvertures de ces débats à des espaces extérieurs, 5) la mise en perspective historique des discours politiques, sociaux et économiques autour du concept de la communauté, 6) le dépassement des tabous qui existaient dans ce débat pour des raisons historiques, dépassement nécessaire face aux crises actuelles pour faire face à des arguments abusifs retrouvés dans certains discours populistes.

Nous recherchons des propositions de communications qui illuminent ce concept à partir de toutes les disciplines dans lesquelles la notion de « communauté » est mobilisée : l'histoire, les sciences politiques, la sociologie, la philosophie, l'anthropologie, la psychologie, le droit, les

sciences économiques, les sciences de la communication, la linguistique et d'autres. D'une part, il s'agit de retracer l'histoire intellectuelle, philosophique, politique, sociale, économique et conceptuelle du concept de « communauté ». D'autre part, il s'agit d'appréhender l'évolution des manières de « faire communauté » qui peuvent influencer sur notre compréhension des normes et des faits relatifs à la relation humaine. Quelles formes de vie en communauté nous livre l'histoire de nos cultures ? Quelles réflexions trouvons-nous sur la communauté et la répartition des richesses, sur la communauté et l'économie ? Sur la nécessaire complicité ou opposition entre communauté et pouvoir ? Sur la communauté et l'organisation sociale, qui peut être verticale ou horizontale ? Sur l'appartenance et les droits (par ex. civiques) qui en découlent ? Sur la multiplicité ou l'exclusivité d'appartenances communautaires dans des sociétés multiculturelles ? Sur la communauté et le genre, sur l'attribution de rôles en fonction du supposé que certains « genres » sont plus ou moins prédestinés à assumer certaines fonctions dans une communauté ? Sur la « communauté » et la santé, par exemple dans la réflexion de communautés thérapeutiques ? Sur l'opposition entre « communauté » et « société » et son rapport dans l'histoire ? Sur la nature des « communautés » sous l'influence de la densité sociale, de l'évolution des mœurs, de la technologie, du commerce, de la mondialisation, et d'autres facteurs ? Sur l'importance de ce concept dans les diverses disciplines des sciences de l'homme ? Quelles sont les mobilisations historiques et actuelles de la notion de communauté dans les débats politiques sur l'identité ?

Le colloque se déroulera en français, en allemand et en anglais avec une traduction simultanée entre ces langues. Les communications peuvent être proposées en français, en allemand et en anglais. Des propositions avec un résumé d'au maximum 1000 signes et un bref c.v. qui mentionne l'institution de rattachement (en français, en allemand ou en anglais, en caractère *Times New Roman* de taille *New Roman 12*) sont à déposer sur le site www.sciencesconf.org et à adresser simultanément à niall.bond@univ-lyon2.fr avant le vendredi 27 octobre 2017. Les communications retenues seront annoncées avant le vendredi 15 décembre 2017. Afin de permettre une interprétation simultanée professionnelle des communications, la version qui sera présentée doit être envoyée aux organisateurs avant le 21 avril 2018. La date butoir pour la version finale pour publication sera le 3 septembre 2018.

Gemeinschaft – die Karriere eines Begriffs zwischen Mitgefühl, Tribalismus und Voluntarismus

Vom 16. zum 18. Mai 2018 an der ENS Lyon und der Universität Lyon

Ein in allen Human- und Sozialwissenschaften angewandter Begriff, der in der Herausbildung der späten Moderne einflussreich war, ist der Terminus *Gemeinschaft*, der nach dem Urteil von Raymond Plant im Jahre 1974 unzureichend hinterfragt, analysiert und theoretisiert worden ist. Während der Begriff *Gemeinschaft*, *community*, *communauté*, *comunidad* in den von uns behandelten Kulturkreisen häufig angewandt wird, blieben die sozialen und politischen Auseinandersetzungen um diese Begriffe sprachlich voneinander weitgehend abgeschottet; nur gelegentlich ist es durch Kulturtransfer, zum Beispiel durch die Übersetzungen wissenschaftlicher Werke, zu einer internationalen Öffnung der Debatte gekommen.

Der Begriff der Gemeinschaft steht im Zentrum einer internationalen wissenschaftlichen Tagung – „Gemeinschaft – die Karriere eines Begriffs zwischen Mitgefühl, Tribalismus und Voluntarismus“, die im Rahmen des Exzellenzclusters *laboratoire d'excellence, Constitution de la Modernité* am *Institut des Sciences de l'Homme* mit zahlreichen Partnerforschungszentren organisiert wird. Sie findet an der ENS Lyon und an der Universität von Lyon statt. Es geht um die Betrachtung politischer und sozialer Begriffe in ihrer historischen, *internationalen* und *interkulturellen* Entwicklung, wobei insbesondere Übertragungen zwischen den Gemeinschaftsdebatten etwa durch die Übersetzung wissenschaftlicher Werke oder durch transnationale soziale oder politische Bewegungen beachtet werden. Es soll ebenfalls der nichtwissenschaftliche Alltagsgebrauch durch Gruppen in Minderheitenpositionen außerhalb vorherrschender politischer, sozialer, wirtschaftlicher und wissenschaftlicher Richtungen einbezogen werden. Die *Ergebnisse* der Verbundforschung versprechen nicht nur Nutzen für den Diskurs rund um die Analyse gemeinschaftlicher Identitäten und darauf fundierender politischer Zugehörigkeiten, sondern gehen weit darüber hinaus; die Langzeitstudie Harvard Grant Study ergibt, dass die „Wärme von Beziehungen während des gesamten Lebens“ der entscheidende Faktor hinter Lebenszufriedenheit ist, und ein zentraler Aspekt ist die „Gemeinschaft“ als menschliches Bedürfnis, sowie dies bei der Entwicklung der „Gemeinschaftstherapie“ verstanden wird. Die Gemeinschaft hat Folgen für individuelle und kollektive Gesundheit. Soziale, politische und wirtschaftliche Interessen stehen auch auf dem Spiel.

Wenn sich die Tagung mit dem Gebrauch des Gemeinschaftsbegriffs und den ihm unterliegenden Wirklichkeiten vor allem in der deutsch- und französischsprachigen Welt auseinandersetzt, eröffnet sie sich auch anderen Kulturgebieten. Ein Ausgangspunkt dieses Unternehmens ist das von Ferdinand Tönnies 1887 veröffentlichte Werk, *Gemeinschaft und Gesellschaft*. Ein bleibender Aspekt der Auseinandersetzung um Gemeinschaft ist die Frage, welche *menschlichen Beziehungen* oder genereller welche Aspekte der außerhalb des Subjekts liegenden *Welt* subjektiv *wesentlich* sind, und welche Aspekte *willkürlich veräußerlich* sind. In unserer *kritischen Analyse* vom Denken über die Gemeinschaft werden wir weiterhin den *Wurzeln* des Begriffes, aber dann auch seiner *Rezeption* und seiner *Transformation* im neunzehnten und im zwanzigsten Jahrhundert nachgehen. Tönnies wurde in der Prägung seines Gemeinschaftsbegriffs durch die von Schopenhauers Ethik übernommene Idee des Mitleids inspiriert; doch wird die Gemeinschaft oft heraufbeschworen, gerade um den selektiven Charakter des Mitgefühls zu unterstreichen, da für Tribalisten gerade das Mitgefühl gegenüber durch Blut und Boden definierten Stammesangehörigen legitim ist. Diese Fragestellung ist in einer Epoche der Retribalisierung von besonderer Relevanz.

Die Tagung hat als Gegenstand *die Karriere des Begriffs* in unterschiedlichen Kulturkreisen. Tönnies' Begriffsunterscheidung war Grundlage sowohl einer Typologie als auch einer für das neunzehnte Jahrhundert typischen linearen Geschichtsphilosophie in der Tradition der Geschichtsdeutung vom Status zum Vertrag (Maine). Doch rückte Tönnies Werte ins Licht, welche eine rein fortschrittliche Geschichtsdeutung in Frage stellten. Welche auf *normativen Ordnungen* fußenden Geschichtsphilosophien beziehen sich auf Geschichten untergehender oder aufkommender Gemeinschaftswerte? Unterschiedliche Werte des modernen Liberalismus – die individuelle Freiheit, das Verfolgen des eigenen Glücks und der Komfort des Individuums auf Kosten seelischen Engagements – werden nicht als unzweideutig positive Werte in *Gemeinschaft und Gesellschaft* dargestellt. Während Tönnies ein Anhänger liberaler Werte wie der individuellen Freiheit, der Toleranz, der Gleichheit, der staatlichen Neutralität in religiösen Fragen, der gedanklichen Freiheit und der Freiheit der Wissenschaft war, deuteten die in seinem Werk gestellten Fragen auf Brüche im Konsens der Moderne hin. Dies führte zu schillernden Rezeptionen, oft durch gegeneinander feindlich abgegrenzte politische und soziale Richtungen, und unterstreicht die heutige Dringlichkeit der dort angesprochenen Thematiken. Welche Geschichtsphilosophien drehen sich um den Niedergang oder um den Aufgang von Gemeinschaftsbindungen? Wo wird „echte“ Gemeinschaft gesehen? Welche Denker und Bewegungen lehnen die Idee ab, dass die Rationalisierung notwendigerweise *emotive Verluste nach sich zieht*?

Hinsichtlich der Frage nach der *Qualität* menschlicher Beziehungen und der Wesentlichkeit gewisser Bindungen: welche Konstruktionen von Menschen und der Gemeinschaft finden wir im modernen Denken? Während Tönnies die Ursprünge gemeinschaftlicher Verbindungen in einer *Deutung der organischen Natur* – Blut und Ort – fand, hatte Schopenhauer vor ihm die Grundlage des zwischenmenschlichen ethischen Verhaltens im einfachen Impuls zum Mitleid verortet. Die anthropologische Frage nach der Grundlage der Gemeinschaft verweist auf die Grundlage unserer intimsten Bedürfnisse. Tönnies stellte die Frage nach der quantitativen Bestimmtheit der sozialen Gruppe: was ist der Maßstab der Gemeinschaft? Gemeinschaftliche Bindungen sind ersichtlich in Beziehungen unter Gleichen aber ebenfalls in Machtverhältnissen und der Hierarchie. Wir werden der Frage nachgehen, in welchem Denken und bei welchen Bewegungen die gemeinschaftliche Verbindung auf der *Gleichheit* beruht, und in welchen Deutungszusammenhängen die Gemeinschaft naturgemäß eine *hierarchische* Ordnung ist.

Wenn Tönnies seine Konzeptualisierung der Gemeinschaft auf der Grundlage einer konservativen, normativen Repräsentation der Zelle der Gemeinschaft, der traditionellen Kleinfamilie konstruiert – der Darstellung seines Zeitalters – was lehren uns die heutigen Sozialwissenschaften über familiäre Beziehungen und den Möglichkeiten gemeinschaftlicher Erlebnisse in den Gesellschaften von heute? Wie haben sich neue soziale Konstellationen und Praktiken und wie hat sich die Entwicklung der Gendertheorie auf Wahrnehmungen von „Gemeinschaft“ ausgewirkt? Wir setzen uns nicht nur mit der Entwicklung einer Idee auseinander, sondern auch mit ihrer Verankerung in Praktiken und mit ihrer Legitimität im zeitgenössischen Diskurs.

Verfechter eines *exklusiven* Gemeinschaftsverständnisses finden (ungeachtet von Gemeinschaftsdeutungen *universaler Inklusion*, die bis über *die Grenzen der menschlichen Gattung hinausgehen und andere Gattungen einschließen*) eine Begründung ihrer Einstellung bereits in der Begriffsbestimmung der Gemeinschaft durch Tönnies als „*ausschließliches Zusammenleben*“. *Vorgestellte Gemeinschaften*, die in den konfliktträchtigen Geschichten der Klassen und der Nationen hergestellt wurden, haben jeweils Bezüge zu Mythen, wie dies Carl Schmitt feststellte. Wie wird „Gemeinschaft“ in Bewegungen mobilisiert, welche die politische Identität mit der Klasse oder der Nation in Bezug setzen und ausschließen? Wie wird die Opposition zwischen Gemeinschaft und Gesellschaft gebraucht, um die Grundlage staatsbürgerliche Zugehörigkeit zu durchleuchten? Welche sind die *Grenzen* der Gemeinschaft,

sowohl bzgl. ihrer Intensität, als auch bzgl. ihrer personenbezogenen Abgrenzung? Wie wird der Begriff der Gemeinschaft oder der *communitas* von Rechtswissenschaftlern angewandt? Für Tönnies bedingte die Lösung der sozialen Frage durch Umverteilung, durch Selbsthilfe oder durch Staatshilfe die Überlebenschancen gemeinschaftlicher Elemente. Welche Rolle spielt in der Verwirklichung unterschiedlicher gemeinschaftlicher Ideale der Sozialstaat? Wie wird der Begriff der Gemeinschaft von Anhängern oder von Gegnern des Sozialstaats eingesetzt?

Die Begriffe *Gemeinschaft* und insbesondere *Volksgemeinschaft* waren im Nachkriegsdeutschland wegen ihres Gebrauchs im dritten Reich verpönt, und es fanden unterschiedliche Gemeinschaftsverdrängungen statt. Die zwiespältige Beziehung der Frankfurter Schule und der deutschen Nachkriegssoziologie verdienen hier besondere Aufmerksamkeit. Ein anderer Umgang mit dem Gemeinschaftsbegriff nach dem Nationalsozialismus bestand in seiner Neutralisierung und Entkräftung, wie bei der Prägung durch Karl Deutsch des Begriffs *security community* in den fünfziger Jahren; manche behaupten, dass der Begriff der europäischen Gemeinschaft auf den Wunsch zurückgeht, das Gemeinschaftsdenken zu neutralisieren.

Charles Taylor führt die Debatte, welche die Geister von Kommunitariern und Liberalen scheidet auf eine drei Jahrhunderte währende Auseinandersetzung zurück. Unsere Strategie besteht darin, die eigentliche Geschichte des Begriffes Gemeinschaft aufzurollen, um die historische Genese, die Widersprüche, die Grenzen und die Bedingungen seiner Rezeption zu analysieren. Unsere Absicht ist es, die Rezeptionsgeschichte des Gemeinschaftsbegriffs gründlicher zu bearbeiten – eines Begriffs, der von einer Reihe von politischen, sozialen und wirtschaftlichen Bewegungen getragen wurde. Wir werden dem sprachlichen Aspekt dadurch gerecht, dass wir Terminologen auf die Art und Weise befragen, wie sie einen nicht nur für den Kanon, sondern auch für nichtkanonische Texte der Zivilgesellschaft repräsentativen Corpus bilden. Sprachwissenschaftler werden einerseits die Gemeinschaft als Apriori für die Existenz der Sprachen und der Dialekte verstehen, die wiederum Bedingungen für die Integration in Gemeinschaften sind. Welche sind die Gründe für das Aufkommen und den Niedergang des Gebrauchs eines Wortes? Heute ersetzt der deutsche Ausdruck „die Community“ vielfach den Ausdruck „die Gemeinschaft“: warum?

Während des Jahrhunderts nach der Veröffentlichung von Tönnies' Jugendwerk haben unterschiedliche französischsprachige Autoren über die Gemeinschaft geschrieben - Maurice Blanchot, Emmanuel Levinas, Emmanuel Mounier, Georges Bataille, Jean-Luc Nancy, Dominique Schnapper, um nur einige zu nennen. Grundannahmen in Diskussionen über Zugehörigkeit unterscheiden sich zwischen Deutschland, Frankreich und anderen Kulturkreisen: wo liegen die Unterschiede und die Einflüsse im Denken über die Gemeinschaft zwischen unterschiedlichen Sprachkulturen? Welche Beziehungen gibt es zwischen den Auseinandersetzungen in der französisch- und deutschsprachigen Welt, vergleicht man etwa die Polemiken um den Begriff der „*communautarismes*“ und der „*communauté nationale*“ in Frankreich mit der Polemik um den Begriff der „Volksgemeinschaft“ in Deutschland? Die Idee der Gemeinschaft wurde in den achtziger Jahren des zwanzigsten Jahrhunderts im Denken von Nancy und Schnapper wieder zentral; sie bezieht sich aber auf einen anderen Zustand der Gesellschaft als das deutsche Denken, dessen Ursprünge über das Zweite Kaiserreich hinaus zur Romantik zurückreichen. Welchen Einfluss hat die Geschichte der Sitten, der Wissenschaften und der Philosophie auf unsere Art, „Gemeinschaft“ zu begreifen?

Der Begriff Gemeinschaft wird zu Zeiten heraufbeschworen, zu denen der Liberalismus an seine Grenzen gestoßen ist. Wir schlagen vor, die sehr diversen Positionen der Kommunitarier und ihrer Gegner in politischen und sozialen Debatten und gerade in den erkenntnistheoretischen Debatten zu analysieren, die bis auf die Gegenüberstellung von Rationalismus und Historismus und nach Tönnies die von Rationalismus und Empirismus

zurückreichen. Die drei Jahrhunderte währende Debatte ist eine soziale, politische, erkenntnistheoretische und ethische. Unsere kulturübergreifende Lektüre des Gemeinschaftsbegriffs in der Geschichte wird zu einer Konfrontation von Perspektiven über die *Integration von Minderheiten in multikulturellen Staaten* und die *Entwicklung der Gesellschaft* führen, die Debatten bereichern sollten, deren Begriffe oft in Vergessenheit geraten sind. Die wissenschaftlichen Zielsetzungen sind 1) eine Analyse der Bedürfnisse nach Anderen beim Menschen, 2) eine offene Auseinandersetzung über die bei der Formierung und dem Aufrechterhalt von Gemeinschaften mitwirkenden Mechanismen bei einer Betrachtung sowohl der Vorteile als auch der Nachteile von Gemeinschaftsformen, 3) eine Bilanz der Debatten über die Natur und die Grenzen der Gemeinschaft in der deutsch- und französischsprachigen Welt, 4) die Eröffnung dieser Debatten zu anderen Kulturkreisen, 5) die Gewinnung einer historischen Perspektive politischer, sozialer und wirtschaftlicher Diskurse um den Begriff der Gemeinschaft, 6) die Überwindung von aus historischen Gründen bestehenden Tabus, die auch gerade notwendig ist, um gegen missbräuchliche Argumente populistischer Diskurse vorzubeugen.

Wir suchen nach Beiträgen, die den Gemeinschaftsbegriff aus der Sicht aller ihn mobilisierenden Disziplinen beleuchten: Geschichte, Politikwissenschaft, Soziologie, Philosophie, Anthropologie, Psychologie, Rechtswissenschaften, Wirtschaftswissenschaften, Kommunikationswissenschaften, Sprachwissenschaften usw. Einerseits werden wir der Geistes-, Philosophie-, Politik-, Sozial-, Wirtschafts- und Begriffsgeschichte von „Gemeinschaft“ nachgehen. Andererseits möchten wir begreifen, wie die Entwicklung unterschiedlicher Arten des Gemeinschaftserlebnisses unser Verständnis der Tatsachen und der Normen um menschliche Beziehungen beeinflussen. Welche Gemeinschaftsformen finden wir in unseren Kulturgeschichten? Welche Überlegungen über Gemeinschaft und Umverteilung, Gemeinschaft und Wirtschaft? Über das notwendige Zusammenspiel oder die notwendige Opposition zwischen Gemeinschaft und Macht? Über Gemeinschaft und soziale Organisation, ob eine vertikale oder horizontale? Über Zugehörigkeit und Rechte (wie z. B. Bürgerrechte), die sich aus Zugehörigkeit ableiten? Über die Vielfältigkeit oder Ausschließlichkeit von Zugehörigkeiten in multikulturellen Gesellschaften? Über Gemeinschaft und Gender und die Annahme, dass gewissen Gendern besondere Gemeinschaftsrollen und -erfahrungen zukommen? Über Gemeinschaft und Gesundheit, etwa in Überlegungen zu therapeutischen Gemeinschaften? Über die Opposition von „Gemeinschaft“ und „Gesellschaft“ und ihre Beziehung zur Geschichte? Über die Natur von „Gemeinschaften“ unter dem Einfluss der gesellschaftlichen Dichte, der Entwicklung von Sitten, der Technologie, des Handels, der Globalisierung und anderer Faktoren? Über die Bedeutung dieses Begriffs in den unterschiedlichen Disziplinen der Humanwissenschaften? Welche historischen und aktuellen Mobilisierungen von „Gemeinschaft“ finden wir in politischen Debatten um Identität?

Die Tagung findet auf Französisch, Deutsch und Englisch statt: es wird eine Simultanübersetzung zwischen diesen Sprachen geben. Vorschläge für Vorträge können auf Französisch, Deutsch und Englisch mit einem Abstrakt von nicht mehr als 1000 Zeichen und einem kurzen Lebenslauf mit Angabe der institutionellen Zugehörigkeit der/des Vortragenden vorgelegt werden. Sie sollen (auf Französisch, Deutsch oder Englisch mit *Times New Roman*, Schriftgröße 12) auf der Webseite www.sciencesconf.org hochgeladen werden und gleichzeitig vor Freitag, dem 27 Oktober 2017 an niall.bond@univ-lyon2.fr geschickt werden. Die Auswahl der vorgeschlagenen Papers erfolgt bis Freitag, den 15. Dezember 2017. Um eine professionelle Simultanübersetzung zu ermöglichen, soll die vorzutragende Fassung den Organisatoren vor dem 21. April 2018 zukommen. Der Abgabetermin für die endgültige, zu veröffentlichende Fassung ist der 3. September 2018.

Community – the career of a concept between compassion, tribalism and intention
Dates: from May 16 to 18, 2018 at the ENS Lyon and the University of Lyon

A key concept in the constitution of modernity which has been influential in all the human and social sciences is that of *community*, which, according to Raymond Plant's judgement in 1974, suffered from insufficient questioning, analysis and theory. While we find the term *community*, *Gemeinschaft*, *communauté*, *comunidad* in use in the cultural areas we propose to deal with primarily, we find that the social and political debates have, to an extent, been cloistered within languages, with periodic openings through cultural transfers, notably through the translation of academic works, leading to international debate.

Community shall be at the centre of an international conference, entitled "Community: the career of a concept between compassion, tribalism and intention" organized at the research centre IHRIM within the excellence cluster, *Constitution de la Modernité* (COMOD) at the *Institut des Sciences de l'Homme* in collaboration with numerous partner research centres. It will take place at the ENS de Lyon and the University of Lyon. We shall consider the political and social terms within their historical development, while rendering our questions *international and intercultural*, with particular attention to those points of entry at which aspects of debates on community spring from one culture to another, for instance through translation or at times transnational social or political movements. And we shall take consider profane and minority usages that lie outside dominant political, social, economic and academic discourse. Areas of *impact* therefore include studies of such discourse, community identities and identity politics, but go well beyond them; the Harvard Grant Study has established that "warmth of relationships throughout life" was the decisive factor behind life satisfaction, and a central aspect to be focussed upon is "community" as a human need, as understood e.g. in the development of "community therapy". "Community" has consequences for individual and collective health. It also involves stakes in social, political and economic debates.

If the conference seeks primarily to retrace the uses of the concept and the realities to which it corresponds in the German and French-speaking worlds, it is also open to other areas. A starting point of this enterprise is the work, *Gemeinschaft und Gesellschaft* by Ferdinand Tönnies of 1887. A lasting aspect of discussions on "community" is the question of which *human relationships*, or more generally, which aspects of the *world* lying outside the subject are subjectively *essential*, and which aspects are *arbitrarily* alienable. The *critical analysis* of thought on community shall look at the *roots*, *receptions* and *transformation* of this thought mainly in the nineteenth and twentieth centuries, however no period is precluded. A key driver behind the Tönniesian notion of "community" is compassion, a concept which Schopenhauer believed was the foundation of all ethical reflexes; however, the term, "community" is often evoked to emphasize the selective nature of compassion, deemed as legitimate particularly regarding a tribe defined according to blood bond and place, according to various forms of tribalism. This enquiry is particularly pertinent during an epoch of retribalisation.

The conference shall focus on the *career of this concept* in various cultural areas Tönnies established a distinction that was both typological and a foundation for a new linear philosophy of history in his assumption that there was an ineluctable rise in individualism, typical of the philosophies of history of the nineteenth century such as that of status to contract (Maine). However, Tönnies applied values that called into question a purely progressivist reading of history. What philosophies of history, implying *normative orders*, are related to a decline or rise in community bonds? Various values of modern liberalism – individual freedom, the pursuit of happiness and individual comfort at the expense of commitment – are not presented as unambiguously positive values in *Gemeinschaft und Gesellschaft*, and while Tönnies was politically committed for example to individual liberty, tolerance, equality, the religious

neutrality of the State, and the freedom of thought and of science, questions he raised in his work pointed to fractures in this consensus of modernity, accounting for its motley reception by oftentimes opposing political and social forces. Those fractures also point to the pressing urgency of the questions it raises today. What philosophies of history revolve around the decline or advent of community bonds? Where do we find “authentic” community”? Which thinkers and movements do not defend the idea that rationalization necessarily entails a *loss of emotivity*?

With a view to the question of the *quality* of human relationships and the extent to which certain types of relationships are *essential*, what other constructions of humans and of community are to be found in modern thought? While Tönnies sought the origins of the community bond in *organic nature* – blood and place – Schopenhauer had found the potential for moral action in the propensity to act upon the basis of compassion. The anthropological question of the foundations of community points to the bases of our most intimate desires. The *quantitative determination of the social group* leads to the question: what is the *scale* of community? Community bonds are visible in relationships of equality but equally in relationships of power and hierarchy. We shall consider in which thought and which movements the community bond is conceived of as being founded on *equality*, and where it is *hierarchical by nature*.

If Tönnies constructs his concept of community upon the foundations of a conservative, normative representation of the cell of community or the traditional nuclear family – the representation of his epoch – what do contemporary human sciences tell us about family bonds and the possibility of living in community in today’s societies? How do perceptions of the signifier “community” evolve with new social configurations and practices and the development of thought on gender? We shall not merely be studying the evolution of an idea, but also its anchoring in practices and their legitimacy in contemporary discourse.

Defenders of an *exclusivist* acceptance of the notion of community, despite certain readings of universal inclusion, some of which go so far as *to transcend the border between humans and other species*, find a justification in the very definition of “community” in Tönnies’ *Community and Society*: all “exclusive” living together. *Imaginary communities* were constituted in the conflictive histories of class and of nation, either of which are related to myths, as Carl Schmitt has pointed out. What are the uses of “community” in movements which related political identity to class and nation? What are the mobilisations of the opposition between community and society which allow us to grasp citizenship? What are the *borders* and *limits* of community both in terms of intensity and extent? How do legal thinkers employ the notion of “community”? Tönnies related the chances of survival of elements of community to the resolution of the “social issue” through redistribution, through self-help or State help (*Selbsthilfe / Staatshilfe*). What is the role of the welfare state in the realisation of various ideals of community? How is the concept of community mobilised by supporters or opponents of the welfare state?

The terms, *Gemeinschaft* and more particularly *Volksgemeinschaft*, because of their use during the Third Reich, were repressed and various denials of community occurred after the second world war. The ambivalent relationship of the Frankfurt School and German post-war sociology to community deserve particular attention. Another approach was to neutralise and devitalise the notion of community, as when Karl Deutsch coined the term, *security community* in the 1950s; some consider the term “European Community” to have been inspired by this desire to neutralise.

Charles Taylor situates the debate that later opposed “communitarians” and “liberals” in a controversy that had existed for three centuries. Our strategy is to take up the real history of the concept, community in order to analyse the historic genesis, contradictions, limits and conditions of its reception. We intended to go into greater depths of the reception of the notion of community, which was borne forward by a variety of political, social and economic currents.

We propose working on the aspect of language by asking terminologists how they constitute a corpus deemed to be representative not just of canonical texts but also non-canonical writing spread in civil society. Linguists will also be interested in communities as a condition for the existence of languages and of dialects which in turn condition appurtenance to communities. What are the reasons for the rise and decline of the use of a word? Today, in German, the term “*die Community*” is used as an alternative to “*die Gemeinschaft*”; why?

Over the century that followed the publication of Tönnies’ work, numerous French-speaking authors have written on community - Maurice Blanchot, Emmanuel Levinas, Emmanuel Mounier, Georges Bataille, Jean-Luc Nancy, Dominique Schnapper, to name but a few. Assumptions behind thought on belonging differ in Germany, France and elsewhere: where are the differences along with the influences in thought on community between linguistic cultures? What do relationships between debates in the French-speaking and German-speaking worlds lie, if we compare, for instance, the polemics surrounding the idea of “*communautarismes*” and the “*communauté nationale*” in France with the polemics surrounding the term “*Volksgemeinschaft*” in Germany? The idea of community became central in French and French-speaking philosophical debates from the 1980s, and French thought on community, inter alia in the thought of Bataille, Nancy and Schnapper, is related to another state of society than German thought, the origins of which reach back to the Second Empire and yet further back to Romanticism. What influence has the history of mores, sciences and philosophy exercised in our way of grasping “community”?

The term, community is evoked at times at which the limits of liberalism have been reached. We suggest analysing the highly diverse positions of communitarians in political and social debates, but particularly in epistemological controversies going back to the opposition between rationalism and historicism and – according to Tönnies – to the opposition between rationalism and empiricism. The debate has social, political, epistemological and ethical ramifications. Our *cross-disciplinary and cross-cultural reading* is intended to offer and confront perspectives on issues of the *integration of minorities in multicultural states* and the *evolution of society* which will enrich debates of which the terms have often been erased. The scientific objectives are 1) an analysis of the need of others among human beings, 2) an open discussion of mechanisms involved in forming and maintaining communities while taking account of both advantages and drawbacks, 3) a stocktaking of debates in the German-speaking and French-speaking world on the nature and limits of community, 4) the opening up of these debates in other cultural areas, 5) the gaining of a historical perspective of political, social and economic discourses around the concept of community, 6) the surmounting of taboos which have existed for historical reasons in this debate – a surmounting which has become necessary to deal with abusive arguments to be found in populist discourses.

We shall be looking for papers which illuminate the concept from all the disciplines in which the term “community” is mobilised: history, political science, sociology, philosophy, anthropology, psychology, law, economics, communications, linguistics and others. On the one hand, we shall retrace the intellectual, philosophical, political, social, economic and conceptual history of the concept, “community”. On the other hand, we wish to grasp the evolution of ways of engaging in “community” which may influence our understanding of the facts and norms related to human relations. What forms of life in community can we find in the history of our cultures? What reflections do we find on community and the distribution of wealth, on community and economy? On the necessary complicity or opposition of community and power? On community and social organisation, whether vertical or horizontal? On belonging and rights (e.g. civic) which are derived from such appurtenance? On the multiplicity or exclusivity of community appurtenance in multicultural societies? On community and gender, on the attribution of roles based upon the assumption that certain “genders” are predestined to experience community in certain ways? On community and health, for instance in thought on

therapeutic communities? On the opposition of “community” and “society” and its relationship in history? On the nature of “communities” under the impact of social density, the evolution of mores, technology, trade, globalization and other factors? On the importance of this concept in the diverse disciplines of the human sciences? What historical and present-day mobilisations of community are to be found in political debates on identity?

The conference shall take place in French, German and English with simultaneous interpretation between these languages. Papers can be submitted in French, German and English with an abstract of no more than 1000 characters and a brief CV mentioning institutional affiliation (in French, German or English with a *Times New Roman 12* font) should be uploaded to the site www.sciencesconf.org and sent simultaneously to niall.bond@univ-lyon2.fr before Friday, October 27, 2017. The papers that have been accepted shall be announced before Friday, December 15, 2017. To allow for the professional simultaneous interpretation of the papers, the version that will be presented must be sent to the organizers prior to April 21, 2018. The deadline for the final version for publication is September 3, 2018.

Organisateurs et sponsors, Organizers and sponsors, Organisatoren und Sponsoren

Université Lumière Lyon 2

Ecole Normale Supérieure de Lyon

Université Jean Moulin Lyon 3

Université de Lyon

Université Paris-Seine

Sciences po Paris

Laboratoire d'excellence COMOD

IHRIM

Triangle

CELEC, Université Jean Monnet Saint-Etienne

CEL, Université Lyon 3

Goethe Institut

CIERA

Délégation à la langue française et aux langues de France, Ministère de la Culture

Deutscher Akademischer Austauschdienst DAAD

Comité d'organisation, Organizing Committee, Organisationskomite

Rémi Astruc

Niall Bond

Agnès Delahaye

Isabelle Grazioli

Claudius Härpfer

Nedjima Kacidem

Lena Kerveillant

Samuel Lèze

Evelyne Lloze

Arnaud Milanese

Françoise Orazi

Clementine Salvi-Offer

Sebastian Türk

Fabienne Varagnat

Rebecca Wise

Comité scientifique, Scientific Committee, Wissenschaftskomite

– Tilman Allert, Sociologue, Université Goethe, Francfort, Allemagne

– Arno Bammé, Professeur de sociologie, Université Alpen-Adria, Klagenfurt, Autriche

– Niall Bond, Historien des idées, Université Lumière Lyon 2

– Catherine Colliot-Thélène, Professeure émérite de philosophie, Université de Rennes 1

– Pablo de Marinis, Professeur de sociologie, Université de Buenos Aires

– Thierry Gontier, Professeur de philosophie, Université Jean Moulin Lyon 3

– Sylvie Mesure, Directrice de recherche, CNRS

– Andrew Vincent, Théoricien politique, Université de Cardiff

– Astrid von Busekist, Professeure, Sciences Po, Paris

– Heinz Wismann, Directeur d'études, EHESS

Index of speakers

Aierdozain, Ana Isabel	17
Allert, Tilman	30
Alvaro, Daniel	3
Angaut, Jean-Christophe	22
Astruc, Rémi	4
Autès, Erwan	28
Bammé, Arno	11
Béguin, Pascal	44
Berenguer, Elodie	27
Berger, Wilhelm	7
Bond, Niall	30
Bouzonviller, Elizabeth	38
Braunschweig, Lila	40
Bruendel, Steffen	23
Busekist, Astrid von	5
Charon, Mylène	40
Collin, Camille	31
Duclos, Mathilde	31
Gaillard, Julie	32
Gangl, Manfred	10
Grazioli, Isabelle	24
Grossein, Jean-Pierre	14
Härpfer, Claudius	13
Haselbach, Dieter	6
Lloze, Evelyne	37
Lucet, Anatole	19
Marcucci, Nicola	18
Martin, Fabienne	43
Mesure, Sylvie	35
Milanese, Arnaud	34
Moreau- Cervera, Emilie	28
Nana, Louis	38
Nancy, Jean-Luc	39
Orazi, Françoise	48
Ouhlabib, Lucien	46
Pedralva da Silva, José	28
Radica, Gabrielle	41
Ruiz, Constance	44
Schlüter, Carsten	25
Schnapper, Dominique	36
Soulages, Jean-Claude	42
Thun, Johann	20
Vibert, Stéphane	5
Vincent, Andrew	44
Wang, Pei	33
Weiss, Johannes	15